

Note

**Ce fichier a été numérisé de façon à ce que vous puissiez utiliser
la fonction « Rechercher » d'Adobe Acrobat pour retrouver
un ou plusieurs mots dans le document qui suit.**

Bonne recherche

HAM-NORD

d'Hier à Aujourd'hui

"Le passé ne peut certainement pas changer le présent, mais le présent, lui, peut assurément modifier le futur."

*A mes trois fils,
Pierre, Stéphane, Jean-François.*

REMERCIEMENTS

Merci à tous ceux qui, par leurs encouragements, m'ont constamment stimulé dans la réalisation de ce travail.

Merci à toi, Georgette.

Jean-Paul Vézina

Avant-propos

Un milieu, une paroisse, un passé



Remonter à l'origine de la fondation d'une paroisse, c'est retourner assez loin dans le passé afin d'en retracer des faits et des petites choses, ce que l'on nomme en français de la "petite histoire".

Tout au cours de mes recherches, j'ai développé un profond sentiment d'appartenance et je souhaite vivement le partager avec tous ceux qui se sentent attirés par le charme et le sens de notre histoire.

Qui a vécu là le premier? Qui fut à l'origine du premier établissement permanent? Comment ces premiers arrivants ressentaient-ils la vie? De telles réflexions et interrogations ont de quoi captiver et intéresser un esprit curieux.

Pour nous les gens de Ham-Nord, remonter dans le passé c'est retourner six générations en arrière, c'est découvrir nos ancêtres. C'est aussi comprendre pourquoi ils sont venus et plus encore, c'est développer le sentiment du vécu de ce qui s'est passé dans tel lieu et à tel moment précis.

Remonter à nos origines c'est aussi refaire continuellement le portrait de notre communauté au cours des cent quarante dernières années. Remonter à nos sources c'est aussi comprendre le sens de la fraternité et de la solidarité qu'ont fait preuve nos parents pour assurer cette vitalité qui a toujours caractérisé notre localité.

Je souhaite de tout coeur que cette esquisse de notre passé contribuera à renforcer ce sentiment de reconnaissance et de respect pour tous ceux qui ont construit et développé ce coin de pays qu'est notre belle paroisse "Les Saints-Anges de Ham-Nord".

Jean-Paul Vézina

"A l'époque des grandes colonisations, l'histoire se vivait mais ne s'écrivait pas".

SOMMAIRE

Première Partie

LE CANTON LA MISSION LA PAROISSE

L'histoire, une résurrection	11
La pré-histoire	12
Le Canton de Ham	15
Erection du Canton de Ham	17
The British-American Land Company	18
Emparons-nous du sol	21
Les origines de nos ancêtres	23
Les chemins de pénétration dans les cantons de l'Est	26
– Le chemin Craig	28
– Le chemin Gosford	31
– Le chemin Saint-Philippe	33
– The "French's Road"	38
Les premiers missionnaires des townships (1830-1950)	38
Les débuts du Canton de Ham	44
Emplacement de la première chapelle dans Ham	45
Les missionnaires de la paroisse Saints-Anges de Ham	49
Biographie du curé fondateur (J. Charles Lemire)	56
Cheminement des Curés de Ham-Nord	69
Liste des vicaires qui ont oeuvré à Ham-Nord	78
Les marguilliers de la paroisse Saints-Anges	78
Nos cimetières	82
Au temps du curé N. J. Charles Lemire (1868-1924)	86
Ephémérides paroissiales (1924-1980)	102
Les mouvements religieux	106
– Congrégation des Enfants de Marie	106
– Les Dames de Sainte-Anne	108
– La ligue du Sacré-Coeur	109
Les cercles Lacordaires et Sainte Jeanne-d'Arc	110
La chorale de la paroisse Saints-Anges	112
Les sacristains de la paroisse Saints-Anges	114
La salle paroissiale	115

Deuxième Partie

Le Comté

La Municipalité

VIE POLITIQUE

Les premiers occupants du Canton de Ham	121
Le comté de Wolfe et sa députation	147

VIE MUNICIPALE

Formation de la municipalité du Canton de Ham-Nord	151
Biographie d'Alexis Demers, premier maire de Ham-Nord	152
Cheminement des maires de Ham-Nord	155
Les secrétaires-trésoriers de la municipalité	178
Ephémérides municipales 1885-1980	180

VIE ECONOMIQUE

Premier recensement national de Ham	192
(économique et agricole).	
Le premier moulin à farine du Canton de Ham	194
La mine de cuivre	197
Les postes du Canton de Ham	201
Les chemins de fer	207
Le Village des Chutes	212
La crise économique de 1929-1939	213
Historique de la Caisse Populaire de Ham-Nord	216
La Chambre de Commerce de Ham-Nord	218

VIE AGRICOLE

La colonisation du Canton de Ham	221
Recensement national de 1871	224
L'agriculture marchande (période 1885-1900)	227
Familles de douze enfants (Loi Honoré Mercier)	228
La Société d'Agriculture de Wolfe et l'exposition agricole	229
Le cercle agricole et la station expérimentale de Ham-Nord	231
La vie à la campagne entre deux guerres	233
Le travail dans les chantiers	234
L'émigration vers l'Ouest canadien	237
La Société Coopérative agricole de Ham-Nord	238
L'Union Catholique des cultivateurs	240
Le cercle des Fermières de Ham-Nord	243
Les clôtures de perches	244
Le savon du pays	245
Les remarques d'autrefois	246
Les chevaux du Québec et de notre région	248
Le temps des sucres	251

Troisième Partie

Vie Scolaire

Services à la population

Rappel historique	257
Les écoles de rang	271
L'inspecteur d'écoles	274
Le régisseur d'école	275
La maîtresse d'école	275
Les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus	282
Services à la population	289
Le téléphone	289
L'aqueduc du village	291
L'électricité	291
Le magasin général	292
Les colporteurs	296
Chepelière ou modiste	297
Les quêteux	297
Les vieux métiers	298
Les boutiques de forges	298
Les selliers et cordonniers	300
Les ferblantiers et plombiers	301
Les barbiers	302
Les boulangers	302
Les bouchers	303
Les fromageries du village	304
Les garagistes	307
Les médecins	309
La grippe espagnole	311
Les funérailles d'autrefois	313
Les loisirs	314
Les sports	316

Quatrième Partie

Histoires des familles pionnières

Ancêtres Guertin	328
Etienne Campagna, Marcellin Roy	331
Les Morin à Joachim	334
Les Tardif, François, Laurent, William	338
Les Martin, Les Cloutier, Les Boudreau	341
Les Provençal, Les Larose	344
Les Carrier, Les Paquet	350
Les Ruel, Les Marcotte	354
Les Patry, Les Picard	356
Les Boulanger, Les Poisson	361
Les Ramsay, Les René	364
Octave Gaudet, Joseph Richer	367
Octave Turcotte	370
Ancêtres Shaink	372
Les Goulet	373
Les Audibert dit Lajeunesse	375
Les Larrivée, Les Blais	377
Georges Giguère	379
Les Roy à Hilaire	381
Les Brulotte, Les Dubuc, Les Labrecque	382
Ancêtres Nolet-Nolette	385
Ancêtres Desloges, Les Juneau	389
Les Comtois	392
Ancêtres Vézina	394
Ancêtres Lehouillier	397
Les Aubert, Les Girard	398
Les Couture, Les Dubois	402
Les Mercier	406
Ancêtres Houde, Les Grimard	409
Les Plante	412
Les Leblanc à Hormidas	415
Ancêtres Duchesne	416
Les Lapointe	418
Les Leblanc à Désiré	420
Références	422
Bibliographie	425
Généalogie du Curé Lemire	427

LE CANTON LA MISSION LA PAROISSE

PREMIERE PARTIE

L'histoire, une résurrection

Qui d'entre nous ne s'est pas posé de questions sur l'histoire de sa famille et de son ascendance. Que de souvenirs, que de traditions, que de dates oubliées avec la disparition de nos aïeux.

En écrivant ces pages, mon plus cher désir est de reconstituer l'histoire de ma paroisse, de ressusciter nos ancêtres et de vivre leur vie.

Mais comment découvrir toutes ces données ancestrales? Comment reconstituer d'une façon véridique la topographie d'époque de notre région, connaître et comprendre le genre de vie que nos pères ont vécu?

Depuis mon enfance, j'ai toujours été fasciné par la petite histoire de ma région *"Ma Place"*, comme je me plais si souvent à dire en parlant de notre paroisse *"Les Saints-Anges de Ham-Nord"*.

Aujourd'hui, entre deux âges, je me rappelle avec nostalgie ce temps où tout avait un sens, ce temps où il ne fallait pas continuellement se remettre en question, ce temps où les valeurs sûres existaient vraiment, ce temps constitué en très grande partie de misères et de privations mais aussi ce temps où la moindre petite douceur était goûtée à son maximum.

Les pages qui vont suivre tenteront de faire revivre le souvenir de nos ancêtres en démontrant les difficultés auxquelles ils ont eu à faire face pour en arriver à la formation et à la création de la municipalité de Ham-Nord et plus précisément de la paroisse *"Les Saints-Anges"* au stade de la colonisation où il fallait trouver des bases sûres pour construire et assurer la survie et le développement de cette petite agglomération.

Le lecteur ne doit cependant pas s'attendre à une oeuvre professionnelle. N'ayant aucune formation d'historien, je tenterai quand même de tracer un tableau qui, je crois, se rapprochera de la réalité et basé surtout sur des fouilles de documents et de registres accessibles, ainsi que sur de nombreux témoignages recueillis auprès de doyens de la place.

Malheureusement, la tradition orale s'affaiblit chaque fois que nous conduisons au cimetière, l'une de ces personnes qui désormais ne sera plus là pour relater, devant nous, les plus jeunes, les péripéties de nos origines et aussi pour parler du courage de nos précédésseurs qui ont conquis ce coin paisible de notre belle province de Québec.

Il y a quelques années encore, l'histoire d'une région, d'une localité et de ses familles se transmettait fidèlement de père en fils. Malheureusement, de nos jours, dû à la vie trépidante que nous menons, il est très difficile de trouver du temps pour écouter les récits de nos grands-pères. Je suis cependant persuadé que depuis quelques années, le culte du passé recrute sans cesse de nouveaux adhérents et mon plus cher désir est de provoquer chez ces derniers, ce besoin de recherches généalogiques et historiques.

N'oublions pas que le moindre fait, si simple ou si insignifiant qu'il puisse paraître aujourd'hui, aura son intérêt dans un siècle, sinon avant.

La pré-histoire

En 1763, la cession définitive du Canada à la Grande Bretagne, par le traité de Paris, est un événement qui marqua plus qu'ailleurs l'histoire des Cantons de l'Est et plus particulièrement sa nomenclature géographique.

En passant aux mains des anglais, ce territoire encore inoccupé reçut le nom de "Buckinghamshire".

En 1783, par le traité de Versailles, l'Angleterre accorda l'indépendance à ses treize colonies qui formèrent les premiers Etats-Unis d'Amérique.

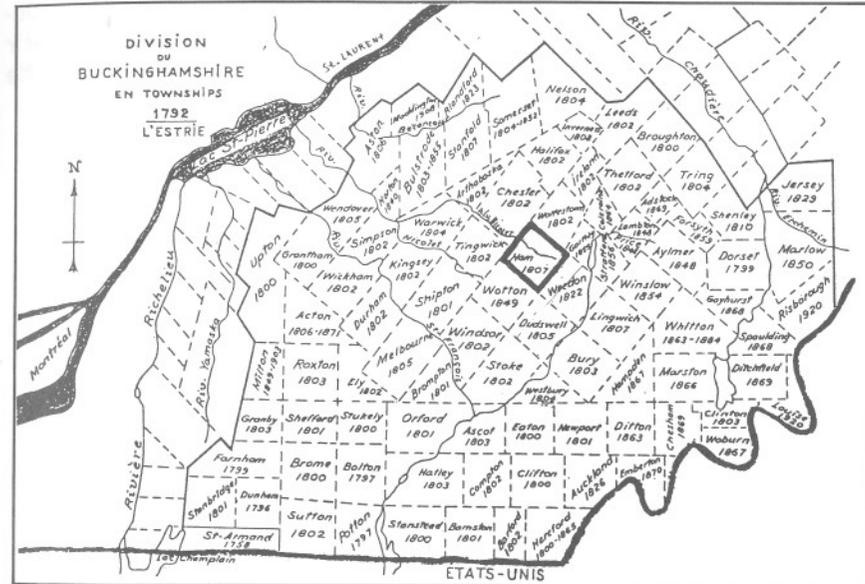
Cependant un bon nombre de colons que l'on surnomme "Loyalistes" demeurèrent fidèles à leur mère patrie. Maltraités par les vainqueurs, près de cinquante mille franchirent la frontière pour venir s'installer au Canada; le Québec pour sa part en accueillit environ dix mille.

En 1791, ces Néo-Canadiens, qui étaient assez nombreux et puissants, réclamèrent de plus en plus de nouvelles terres. Ces demandes répétées incitèrent alors le lieutenant-gouverneur du Québec, "Sir Alured Clarke" à ordonné l'arpentage des "Eastern Townships".

On découpa ainsi quatre-vingt-treize cantons dont quelques-uns d'entre eux furent plus tard subdivisés; mais les grandes lignes du cadastre furent définitives. On ne modifia pas fondamentalement ces limites au cours des années qui suivirent de telle sorte que, encore de nos jours, les lots portent un numéro d'identification qui réfère à ces mêmes cantons.

Nous distinguons alors en principe deux types de cantons: le rectangulaire de neuf milles par douze milles appelé "Canton riverain", et le canton carré de dix par dix milles nommé "Canton d'intérieur".

Le Canton de Ham fait partie de la dernière catégorie et est situé presque au centre de cet immense territoire (Voir carte ci-dessous) une copie de l'officiel qui délimitait les "CANTONS" en 1792.



Suite aux demandes répétées des Loyalistes, le gouvernement impérial institua alors le régime des concessions gratuites en tenure libre.

Les instructions, de cette année là, permettaient à un seul individu de s'emparer de tout un canton et de le fermer à la colonisation.

Ce fut sous ce régime, qu'origina le "système" des chefs et associés de cantons qui, grâce à la négligence et la connivence des autorités britanniques fit passer en moins de quinze ans, de 1795 à 1809, un million quatre cent cinquante-sept mille deux cents acres des meilleures terres de la couronne en la possession de quelques fonctionnaires et amis du gouverneur anglais.

Ce système se pratiquait de la manière suivante: l'individu qui désirait s'emparer d'une partie du domaine public, s'entendait d'abord avec les membres du conseil exécutif et s'assurait de leur

concours et celui du gouvernement, ensuite il payait un certain nombre de personnes qu'il racolait au hasard pour leur faire signer avec lui une pétition ou requête demandant la concession de l'étendue de terrain qu'il convoitait.

Ces fraudes se commettaient au vu et au su du gouvernement dont plusieurs de ses membres employèrent ce moyen pour s'emparer de grandes étendues de terres publiques.

Ce n'est que plus tard, vers les années 1830, que le système de concessions par billet de location fut introduit. Ces nouvelles instructions de la législature permirent alors aux petits colons d'acquérir une terre en bois debout, à la condition d'ériger une résidence et de défricher au moins quatre acres, dans les trois années à venir.

Concessions spéciales

Selon un fonctionnaire du département de l'agriculture du Québec, conformément aux ordres du gouvernement, il fut aussi accordé des concessions gratuites dans ces nouveaux cantons, aux soldats et miliciens, ou à leurs veuves, qui avaient survécu au cours de la guerre d'invasion américaine de 1812 à 1815.

Toutes ces concessions portaient les conditions ordinaires d'établissement avec la stipulation que les terres retourneraient à la couronne dans le cas où les conditions ne seraient pas remplies.

L'administration coloniale ne s'occupa nullement d'appliquer le règlement et dès que les soldats obtenaient leurs lettres patentes, ils vendaient alors leurs terres pour une bagatelle, bien souvent pour une simple bouteille de rhum.

"Ceci confirmerait une déclaration de William Roy faite à l'abbé Albert Gravel, vicaire à Ham-Nord en 1922-23, à l'effet que son père, Marcellin, aurait acheté le lot 19 du rang # 4, directement d'un ancien soldat, dans une taverne à Lévis durant l'année 1852."

Le canton de Ham

C'est le 16 juillet 1792 qu'il fût question, du canton de Ham, pour la première fois.

Deux Américains, Alfred et Silas Hatheway, de Saint-Alban dans le Vermont, demandèrent conformément à la proclamation du lieutenant-gouverneur du 7 juillet de la même année, un morceau de terrain de dix milles carrés au nord-est de la rivière Saint-François. A cette demande est jointe une liste des deux cent cinq signatures de leurs associés. Lors de cette première demande, le nom de Ham n'y figurait cependant pas et c'est seulement le 6 août suivant qu'une instruction fut alors donnée de faire arpenter ce canton et d'accorder aux deux frères Hatheway, chacun mille deux cents acres et de ne pas fixer l'étendue de terrain à accorder aux autres pétitionnaires avant que l'arpentage soit terminé. Il est aussi question d'une réserve d'un septième pour le clergé protestant et d'une autre réserve pour la couronne.

Cette instruction fut signée au Château Saint-Louis de Québec, le 6 août 1792, "by His Excellency's Alured Clarks".

En 1794, Samuel Holland, président du comité d'arpentage, signala que les frères Hatheway et leurs associés n'avaient pas encore défrayé les dépenses à encourir pour les frais d'arpentage de ce canton. Il semble qu'après avoir reçu une réponse du gouverneur qui leur garantissait du terrain, les Hatheway et associés devaient retourner dans les six mois suivants, la caution exigée pour la délimitation de ce canton. Cette exigence n'ayant pas été remplie, le gouvernement ne donna pas suite à leur demande.

Cependant en 1795, les mêmes pétitionnaires revenaient à la charge; cette fois, avec une liste de quarante noms dont figurent neuf Hatheway et sept Warner.

Après l'étude de cette nouvelle demande, les commissaires, au nombre de trois, ne connaissant pas les requérants, sont devenus inquiets et méfiants et référèrent alors ce cas à son Excellence en Conseil.

Leur rapport indique qu'ils soupçonnaient les demandeurs, de mauvaises intentions.

Le 3 janvier 1795, un dénommé Georges Cook et ses associés firent aussi une demande pour obtenir le canton de Ham.

Le 15 juillet de la même année, Thomas Henderson, père et fils, ainsi que des associés demandèrent aussi chacun, mille deux cents acres dans ce même canton.

Il semble bien que ce fut cette année là que le dit canton reçu officiellement le nom de Ham. Dans les archives du Québec, une carte datée du 10 juillet 1795 par Samuel Gale, démontre ce canton avec Wotton au sud-ouest. Cette carte de deux milles au pouce est intitulée : "TOWNSHIP OF HAM". D'où vient ce nom "HAM"?

De la conquête jusqu'en 1840, la colonisation de la région, par les Loyalistes et immigrants britanniques, s'accompagna naturellement de l'imposition rapide d'appellations anglaises, à commencer par les "townships".

C'est ce qui explique la majorité des toponymes importants des cantons de l'Est.

Deux théories s'affrontent concernant l'appellation du canton de Ham.

La première veut que ce soit en l'honneur d'une petite ville du comté d'Essex en Angleterre.

Selon la deuxième théorie, le nom de Ham aurait été formé à partir des abréviations de High Appalachian Mountain. Nous savons qu'à l'extrême sud de ce canton, une montagne figure parmi les plus élevées de cette chaîne soit 710 mètres d'altitude ou 2400 pieds.

Après maintes recherches, il est difficile d'affirmer qui a vraiment raison. Cependant, il apparaît clairement que presque tous les noms des cantons et des principales villes rappellent, soit le lieu d'origine ou le nom des gouverneurs et généraux du gouvernement impérial.

Note:

* *La région de l'Estrie est aussi tributaire de toponymes de traductions amérindiennes tels que Magog, Coaticook, Mégantic etc...**

Note:

* LES RESERVES DU CLERGE ANGLICAN

Dans les débuts du régime anglais, une loi assurait la subsistance de l'Eglise d'Angleterre établie au Canada par un système de réserve de lots situés dans les Cantons. En effet on avait intercalé ces terrains

parmi les autres en espérant que les défrichements par les voisins augmenteraient leur valeur.

Les rentes ou profits éventuels provenant de ces dits lots devaient être affectés pour garantir la vie des ministres du culte de cette religion.

Les colons qui voulaient acquérir tels lots, devaient payer quatre chelins l'acre, puis une rente d'occupation pendant trois termes de sept années. En fait, un lot de deux cents acres du clergé anglican coûtait en tout pour celui qui s'en portait acquéreur, une somme de \$228.00, après vingt et une année, soit presque trois fois le prix réel.

Chez-nous, dans le canton de Ham, comme de tels établissements religieux n'existaient pas, la couronne reprit en partie ces lots qui furent par la suite cédés aux colons canadiens-français.*

Erection du canton de Ham

Bien qu'il soit question de ce canton depuis 1792, avec la première demande des frères Hatheway, il a fallu attendre encore quinze ans avant que l'arpenteur général dépose son rapport, le 29 juillet 1807.

Il mentionne alors que le contour entier de ce township a été tracé, et que la moitié en a été accordée à plusieurs individus. Ce township dit-il, est arrosé par une branche de la rivière Nicolet qui y prend sa source dans le superbe petit lac du même nom, situé sur les bords du canton de Garthby et de Ham. Ce lac a environ deux milles et demi de longueur sur un mille de largeur et est parsemé de plusieurs petites îles qui sont le rendez-vous d'une grande quantité d'oiseaux sauvages.

Je voudrais cependant faire une mise en garde et ne pas confondre le canton de Ham avec celui de Ham-Sud. Ce sont vraiment deux subdivisions séparées et distinctes. Le premier fut érigé officiellement le 29 juillet 1807 et l'autre le 8 novembre 1851.

Le canton de Ham-Sud est en fait une bande de terrain située entre les cantons de Ham et Weedon que l'on a appelé pendant plusieurs années ("L'Augmentation de Ham").

Le canton de Ham pour sa part, est situé entre les cantons de Wolfestown, Tingwick, Wotton, Ham-Sud et Chester. Il prend la for-

me d'un carré de dix milles à travers lequel l'axe Nord-Sud passe en diagonale. Il comprend en tout l'équivalent de vingt-huit lots du sud-ouest au nord-est, répartis sur onze rangs.

Même si les lignes de rang de ce canton ne furent déterminées seulement qu'en 1815, des concessions de deux cents à mille deux cents acres furent accordés pour les rangs un à cinq du côté du canton de Chester.

Au total, neuf mille huit cents acres de terrain furent allouées à quinze personnes dont un seul "Louis Plessis Bélair" d'origine Suisse-Française, obtint les lots seize, dix-sept, dix-neuf, vingt et vingt et un, soit mille acres dans le quatrième rang appelé aussi le rang des chutes.

Les autres concessionnaires de l'année 1807 furent:

Noms	numéros de lots	rang	grandeur
Nancy Allen	7-8-10-11-12-14	5	1,200
Abner Bingham	19-20-22-23-25-26	2	1,200
Abigail Bingham	18	2	200
Morey Bingham	16	2	200
Jetty Bingham	5	2	200
Amandy Bingham	12	2	200
Elisabeth Creig	1	2 & 3	400
John Robinson	2-4-5-6-8	2	1,000
William Moffit	2-3-6-7-9	1	1,200
Judith Simpson	2-7-2-8	1	400
Veuve Francis Corbin	7-8-10-12-13-14	4	1,200
Marie Lorin	7-8-10-11-13	3	1,000
Veuve Martha Mitchell	17-18-20-21-24-25	1	1,200

Aucun de ces concessionnaires de première heure n'a habité sur ces lots accordés de 1807 à 1815. Ces derniers furent repris par la couronne pour être cédés plus tard à des colons par la méthode de billets de location.

The British American Land Company

Nous ne pouvons vraiment écrire la petite histoire de notre région sans parler du rôle joué par "the British-American Land Company" fondée en 1832 sous l'inspiration de Lord Aylmer.

En principe, les buts de cette société étaient d'ouvrir des chemins, construire des ponts et préparer les terres des Eastern Town-

ships (Cantons de l'Est) pour les vendre ou les louer à des immigrants anglophones.

Au départ, cette compagnie acheta presque pour rien plus d'un million d'acres des cantons.

Pendant plusieurs années, cette compagnie fut le principal acheteur et exportateur de potasse et de bois d'oeuvre. La British American Land Company produisait à même ses propres terrains, une quantité assez importante de ces produits, aidée en cela par des immigrants. A cette époque, l'Angleterre expédia beaucoup d'Irlandais au Canada pour se débarrasser d'eux d'abord et pour contrer l'accroissement de la population canadienne-française. Elle les expédiait dans la colonie sur les propres bateaux de la British-American Land Company, et par ce fait devenaient ni plus ni moins que les esclaves de cette compagnie qui exigeait d'eux qu'ils se mettent au service de ses agents un peu partout dans les townships de l'Est.

En retour, après quelques années de loyaux services, cette compagnie leur concédait des terrains à défricher sous certaines conditions, comme par exemple produire annuellement une certaine quantité de potasse (salt) pour l'exportation.

Malgré cette situation d'esclavage, le sort des Irlandais était sûrement meilleur que dans leur pays natal où un plat de pommes de terre bouillies était pour ces gens un véritable festin.

Selon le rapport de Lord Durham en 1830, le Bas Canada (Québec) se devait d'établir sur ses terres une population exclusivement anglaise.

Une inondation d'immigrants anglais et autant que possible de religion protestante était à son avis le meilleur moyen de mettre un terme à la différence des deux races.

Les Irlandais surtout étaient considérés comme des bagarreurs et des durs à cuire; aussi l'autorité anglaise du Québec ne craignit point de leur confier des pouvoirs, sachant très bien que l'intérêt et certains avantages leur feraient oublier les souvenirs assez pénibles de leur Patrie pour ne songer qu'au présent.

Seulement pour l'année 1832, cinquante-deux-mille Irlandais et Ecosais débarquèrent au port de Québec et furent acheminés vers les Cantons de l'Est et la vallée de l'Outaouais.

The British American Land Company, contrôlée directement par des intérêts Londonniens, pouvait acheter à sa guise des terres à

même les réserves de la Couronne dans le Bas-Canada pour seulement trois chelins (.72 cents) l'acre tandis que le colon, pour sa part, devait déboursier huit à quinze chelins.

Pour seulement le comté de Wolfe, cette compagnie mit la main sur plus de soixante-dix mille acres.

En vérifiant le livre de renvoi du Canton de Ham, nous pouvons constater que cette compagnie possédait encore en 1892, près de mille trois cents acres dans le seul rang quatre (rang des chutes) de Ham-Nord.

The British-American Land Company créa aussi de nombreuses filiales qui s'emparèrent et exploitèrent des mines de cuivre et autres. Ce fut le cas pour la mine de cuivre de Ham-Nord durant les années 1862-1868.

Si nous nous rapportons à la période de 1830-1850, avec la venue massive d'immigrants anglais, les Cantons de l'Est comptaient alors une population de dix mille occupants d'origines britannique, irlandaise et écossaise. Au milieu de tout cela, la population française était dissimulée par petits groupes à peine méconnaissables.

A cette époque, les colons français qui occupaient des terres dans les townships (cantons) étaient en grande partie des "Squatters" colons irréguliers n'ayant point de titres aux propriétés qu'ils occupaient.

Après les troubles de 1837-1838, le gouvernement du Canada exigea des comptes de la British-American Land Company. N'ayant pas rempli ses obligations et face à de nombreux abus, celle-ci dû remettre à la Couronne les cinq cent onze mille quatre cent quarante-sept acres non arpentées.

De 1850-1870, plus de cinquante pour cent des immigrants irlandais et écossais installés dans les townships traversèrent la frontière américaine pour aller travailler dans les industries de textile.

Le Canada à cette époque servit d'antichambre à l'immigration américaine et durant les décennies qui suivirent, ces terres réservées aux anglais furent rachetées par les colons québécois.

Selon les statistiques de 1830, dans tous les 93 Eastern Townships, les canadiens-français ne comptaient que pour deux pour cent de la population.

Le comté de Wolfe pour sa part fut majoritairement anglophone jusqu'en 1861 et il a fallu encore vingt ans, soit en 1881, avant que les canadiens-français ne détiennent la majorité absolue dans tous les Cantons de l'Est.

Pour donner une idée de l'augmentation de la population française des Cantons, il faut dire qu'en 1821, les canadiens-français y étaient à peu près inexistantes.

1831	10 %	1911	70 %
1861	43 %	1941	82.4%
1881	52.1%	1951	85 %
1891	59.3%	1976	94.2%

Aujourd'hui, on voit des églises de diverses confessions protestantes mais elles sont peu fréquentées ou fermées, le nombre de fidèles ayant beaucoup diminué. Par contre, les églises catholiques ont leurs clochers dans toutes les paroisses. Dans les "CANTONS", on peut dire que l'assimilation a joué en notre faveur; les Ramsay, O'Bready, Devlin et beaucoup de grandes familles de souche anglophone sont aujourd'hui unilingues francophones.

Emparons-nous du sol

Tel fut le mot d'ordre lancé par les missionnaires colonisateurs après les troubles de St-Eustache, St-Denis et St-Charles en 1837-1838.

En restant cramponnés au sol du Québec et en encourageant la jeunesse à se regrouper en s'emparant des lots de colonisation afin d'y créer de nouveaux foyers, nos pères ont survécu à l'assimilation, encouragés en cela par nos prêtres-curés.

Aujourd'hui, combien de fois n'avons nous pas entendu, d'une façon inconsciente, les descendants de ces admirables colonisateurs, juger le clergé québécois pour le rôle qu'il a joué. Comment peut-on reprocher à nos pères d'avoir été si croyants et de s'être accrochés à cette religion, sans avoir connu l'état de misère qu'ils ont vécu.

Lorsque nous interrogeons les anciens de la paroisse, ils sont unanimes à reconnaître que leurs grands-parents ont eu beaucoup de misère. Fils de cultivateurs, ils quittèrent des paroisses bien organisées avec église et écoles pour se retrouver isolés et coupés de tout contact avec l'extérieur. Seul l'espoir de voir luire des jours meilleurs leur faisait accepter l'absence du prêtre et la privation d'offices religieux.

Les premiers missionnaires des cantons n'étaient pas nombreux et devaient parcourir d'immenses territoires en partageant la fatigue,

la misère et les dangers des colons. Ainsi, qu'elle était grande la joie des premiers arrivants lorsque les missionnaires allaient faire des missions.

Lorsque les premiers colons arrivèrent à Ham-Nord, le territoire était couvert d'une forêt vierge, en grande partie de bois francs. Dans les montagnes, nous pouvions retrouver des arbres plus que centenaires tels que l'érable à sucre, le frêne blanc, merisier, le hêtre, le chêne, le tilleul, le noyer, etc...; des arbres d'une qualité exceptionnelle qui, aujourd'hui seraient d'une valeur inestimable pour nos moulins à scie et usines de déroulage. Dans les parties basses, près des rivières Nicolet et des Vases, nous retrouvions de gros pins blancs, de l'épinette rouge, de la pruche, du sapin, du cèdre (thuya) et du mélèze.

Nous ne pouvons raconter l'histoire, remonter à l'origine de nos ancêtres et de leurs établissements sans parler de leur courage et héroïsme à survivre dans des contrées aussi hostiles et sévères.

Aujourd'hui, si nous tentons de faire le procès de ces cent quarante années d'occupation, il est presque impossible de croire que de si belles forêts furent détruites pour découvrir un sol qui souvent ne se prêtait aucunement à la culture et qui d'ailleurs, depuis une trentaine d'années, retourne à la forêt.

Il ne faut cependant pas oublier que ces sols, même classés incultivables à certains endroits, ont fait vivre durant plus de quatre générations (cent ans) des familles de dix, douze et même quinze enfants.

L'industrialisation et la spécialisation des années 1950-1960 sonnèrent cependant le glas à cette forme d'agriculture dite de survivance.

Omniprésent dans la société québécoise, surtout dans les campagnes, le clergé, avec comme appui l'élite locale, soutint alors une idéologie nationaliste et agricole. Il fallait comme peuple canadien-français et catholique se défendre des Anglais protestants, en protégeant la race, l'héritage de nos ancêtres et notre mère, l'Église.

Pour assurer cette résistance, deux phrases furent lancées par nos prêtres colonisateurs "*Canadiens-Français; Multiplions-nous*" et "*Emparons-nous du sol*".

Les origines de nos ancêtres

Nos ancêtres venant de France étaient presque tous originaires de la Normandie et des régions avoisinantes telles: la Perche, Beauce, Picardie, La Rochelle, Le Poitou, Aunis et autres.

Aujourd'hui, plusieurs de ces provinces ne font plus partie de la carte de ce pays. Le territoire de la France est actuellement divisé en vingt-deux régions entre lesquelles sont répartis quatre-vingt-seize départements métropolitains.



Au dix-septième siècle, la misère affreuse sévissant dans ces régions, ajoutée à la perspective d'une terre à posséder, contribua grandement à décider nos ancêtres d'immigrer en Nouvelle France. Plusieurs d'entre eux étaient des soldats en quête d'aventures ou bien des colons qui passaient avec un seigneur, une entente de service de trois à six années avec privilège d'obtenir après ce temps sa propre concession.

Cependant, il fallut attendre plus de six générations avant que leurs descendants envahissent les cantons de l'Est, particulièrement la région des Bois-Francs.

Vers 1840, ces canadiens-français qui débordèrent des Seigneuries surpeuplées étaient en grande partie des "Squatters" c'est-à-dire ne possédant pas de titre de propriété.

Une dizaine d'années plus tard, lorsque la compagnie du Grand Tronc fit construire sa voie ferrée de Lévis à Richmond, en passant par Victoriaville, beaucoup de chefs de famille et garçons des vieilles paroisses situées près du fleuve montèrent vers ces régions pour y trouver de l'ouvrage. Voyant que les terres semblaient très bonnes et faciles à défricher, plusieurs de ces travailleurs décidèrent de s'y établir et demandèrent des lots à coloniser.

Parlant de la région des Bois-Francs, l'abbé Charles Trudelle dans un ouvrage écrit en 1852 déclara: "D'un élan général, bon nombre de familles de toutes conditions se dirigent vers cette région fortunée que l'on regarde comme la Californie ou encore les bords enchanteurs de l'Eldorado".

A vrai dire, ce n'était réellement ni l'un ni l'autre. Les cantons de l'Est, dont les Bois-Francs, offraient de réels avantages par la fertilité de ses sols qui rendaient cinquante, soixante et même cent pour un, mais la vie était rude et les journées de travail très longues.

Le courage des premiers arrivants reste légendaire et tout au long de leur vie, ils n'ont jamais cessé de travailler avec acharnement, soutenus en cela par la consolante perspective de voir luire des jours meilleurs. Ce ne fut sûrement pas toujours de gaieté de coeur que nos pères quittèrent leur clocher natal pour s'enfoncer dans la forêt, en suivant les rivières, à la recherche d'une terre libre à coloniser.

L'histoire raconte qu'à cette époque, l'agriculture du Québec traversait une crise majeure. Les fermes des seigneuries étaient surpeuplées et la terre épuisée. Les principales récoltes étaient aussi fortement touchées par la maladie de la patate et la mouche à blé. L'agriculture seigneuriale approvisionnait donc faiblement le marché et la famine y sévissait grandement surtout dans les villes.

La majorité des seigneuries étant totalement occupée, la population excédentaire n'avait donc comme possibilité que de chercher un emploi salarié ou d'immigrer dans les villes industrialisées de la Nouvelle Angleterre.

Cette immigration massive de la population vers nos voisins du Sud, ameuta le gouvernement canadien et le clergé qui en arrivèrent à un consensus sur la mise en place des conditions d'établissement de colons français dans ces nouveaux cantons, jusqu'alors réservés à l'élément anglophone.

Encouragés par les prêtres, les colons accoururent en grand nombre pour s'établir sur ces terres obtenues à bas prix du gouvernement. Ce qui fit dire à l'abbé Moïse Duguay, curé de St-Norbert d'Arthabaska, dans une lettre écrite en 1849 à l'Archevêque de Québec, Mgr Joseph Signay: "*Je crois qu'il n'y a pas de place où la colonisation se fait plus rapidement que dans les cantons d'Arthabaska, Chester et Warwick. Je pense bien que depuis le début de l'année, il m'est arrivé plus de quatre-vingts familles qui préfèrent ces places aux townships de Ham et Aylmer à cause de la facilité de défrichement et la fertilité du sol*".

Il est bien certain que les nouveaux arrivants préférèrent s'établir dans ces townships non pas seulement à cause des avantages cités par l'abbé Duguay, mais bien plus à cause du manque de voie de pénétration.

Deux ans plus tard, avec cette immigration massive, il fallut bien orienter la colonisation plus à l'est dans les cantons de Ham, Wolfestown et Garthby. Pour ce faire, les autorités du temps vantèrent les avantages de s'établir sur une terre haute, couverte de feuillus durs, que l'on disait très facile à égoutter. De plus, disait-on "*les arbres sont éloignés les uns des autres, de sorte que l'on peut cultiver avant que les souches soient assez pourries pour pouvoir les arracher et cette terre semble prendre plaisir à donner une récolte dès la première année et ordinairement la meilleure*".

Un autre avantage des terres hautes par rapport aux autres, c'est qu'il était possible de brûler ces bois durs pour ensuite convertir les cendres en potasse, ce qui permettait aux colons et les membres de leur famille d'assurer leur subsistance dès le début (voir note).

"*Le profit est pour celui qui choisit une terre haute*" disait-on, afin d'appuyer leurs dires.

Note

"SALT"

La potasse (Pot ash) servait à la teinture des étoffes, à la fabrication du verre et du savon. Les cendres de bois franc recueillies étaient entassées dans des bassins à fonds percés et placés au-dessus de cuves de bois. Par la suite, les colons arrosaient les cendres à grande eau et recueillaient le liquide contenant des sels de potassium, qu'ils faisaient ensuite bouillir dans des chaudrons de fonte afin d'obtenir la concentration. En refroidissant, le contenu se solidifiait et formait des blocs moulés semblables au sucre du pays.

Ces corrosifs étaient transportés chez le propriétaire d'une perlasserie qui mettait la potasse dans un fourneau et la faisait chauffer jusqu'à ce qu'elle fût cristallisée.

La perlasse (pearl Ash) qui prenait le nom générique de "SALT" était mise dans des quarts (tonneaux) de cinq cent soixante livres, puis transportée à Québec ou aux Trois-Rivières pour être chargée sur les navires vers l'Europe.

Les revenus tirés de la vente de ce produit étaient appréciables pour le colon qui, pour faire de la terre, devait faire disparaître le bois coupé, par le feu.

Une acre de bon bois franc donnait environ quatre-vingt à quatre-vingt-cinq minots de cendre. Il fallait de vingt à vingt-quatre minots (environ sept cents livres) pour faire cent livres de "SALT" vendu au prix de 2.50 le cent livres durant les années 1850-1870. (Après calcul, le "SALT" tiré d'une acre de terre pouvait rapporter environ \$10.00....)

Les chemins de pénétration dans les cantons de l'est

Au pays du Québec, dans les débuts du dix-neuvième siècle, la colonisation progressait, mais pas aussi vite qu'on le voulait, dû au manque de chemin. A cette époque, une seule ressource s'offrait aux nouveaux colons; s'engager à pieds dans des sentiers étroits et une fois rendus sur les lots de colonisation qu'ils avaient choisis, ils devaient se considérer comme prisonniers de la forêt. En cas d'accidents graves, ces pionniers ne pouvaient compter sur les secours d'aucune personne.

Aussi, chaque fois qu'ils désiraient se procurer de la nourriture, des objets de ménage ou des outils chez les marchands des vieilles paroisses, ils devaient faire tout le trajet à pied chargés chaque fois comme des mules.

Ah, les chemins! comme ils ont cruellement manqué; sujet de tant de conversations, de plaintes et de souffrances. Pourtant tout ce qu'on attendait d'eux, c'était de dissiper l'isolement, amener de nouveaux colons et ouvrir des voies vers les marchés.

Dans tous les registres des conseils municipaux et de comtés durant ce siècle, il était question de requêtes de population, de rele-

vés descriptifs des travaux, des procès-verbaux et aussi de projets de chemin de fer qui étaient synonyme d'espoir et de progrès commercial.

Les grandes routes qui sillonnent aujourd'hui les cantons de l'Est portent toutes des numéros en guise de nom. Cependant, beaucoup de gens y préféreraient des noms historiques qui rappelleraient l'origine ou l'établissement primitif.

La majorité de nos routes furent d'abord des sentiers étroits, ouverts péniblement à travers la forêt par des montagnards que Lord Selkirk recueillit en Ecosse et expédia dans les cantons de l'est vers 1800.

Deux routes principales ont toutefois favorisé le développement de notre région; le chemin de Craig ou Craig's Road et le chemin Gosford.

La première de ces deux voies, lors de sa construction en 1810, tira les townships de leur isolement.

La deuxième, qui apparaît sur une carte de la British American Land Co. en 1834 et désignée sous le nom de Dudswell's Road, permit une liaison plus directe entre Québec et Sherbrooke. En 1848, sur une autre carte du département des terres de la couronne, cette route prend le nom de Gosford's Road.

Quelques années plus tard, en 1854, la communication entre le chemin de Craig, passant dans le canton de Chester et le Gosford près du lac Nicolet, fut établie à travers le canton de Ham par le chemin St-Philippe appelé aussi chemin Pacaud (du nom de celui qui traça cette route "Philippe Napoléon Pacaud").

Ce fut seulement à compter de cette date que l'on a pu dire que le canton de Ham sortit vraiment de son isolement (voir la carte ci-annexée).

Note

Cette carte fut réalisée à partir de: Alfred Selwyn, map of the Eastern Townships.

Il est aussi à remarquer que la ligne de chemin de fer que la compagnie du Grand Tronc fit construire de 1849-1854, reliant Pointe-de-Lévis (Lauzon) à Richmond, et plus tard le tronçon vers Doucet Landing sur la rivière Bécancour, contribua énormément à l'arrivée de nombreux colons dans les Bois-Francs, et également dans les cantons de Ham et de Garthby.



Les chemins de pénétration des cantons - 1860.

Le chemin Craig (the Craig's Road)

1805 est la date la plus éloignée dont on se rappelle, concernant la route "Craig".

Vers la fin de cette année-là, une pétition fut présentée au Parlement du Québec, demandant d'établir des moyens de communications en vue de rapprocher du coeur de la province, les Loyalistes établis dans les cantons, échelonnés le long de la frontière américaine.

En 1807, commença le règne du gouverneur Sir James Henry Craig. Avec son secrétaire Ryland et un dénommé Sewell, ils espéraient coloniser le plus rapidement possible tout cet immense territoire appelé "Eastern Townships" avec des éléments anglais dans le but bien avoué de soustraire ces terres à la colonisation française et surtout catholique.

Il lui fallait donc ouvrir une route entre Québec et les townships

pour permettre aux immigrants anglais, débarquant à Québec, de se rendre facilement sur les bords de la rivière Saint-François.

En avril 1810, le gouverneur Craig donna l'ordre à l'arpenteur Joseph Kilburn de tracer un chemin de la rive sud du fleuve St-Laurent, traversant la seigneurie de Saint-Gilles, puis les cantons de Leeds, d'Irland, d'Halifax, Chester et Tingwick jusqu'à celui de Shipton sur la rivière St-François (aujourd'hui, la ville de Richmond).

Un certain Joseph Frobister, chef des associés du canton d'Irland, paya les frais du tracé et Georges Hamilton avança mille livres sterling pour la construction que le gouverneur Craig remboursa en lui donnant des terres.

Le 2 août de la même année, un contingent de près de deux cents soldats, sous les ordres du major Robinson, entreprit de couper et de débarrasser cette voie de pénétration si longtemps espérée.

Malgré l'énorme effort de ces constructeurs, cette nouvelle route nationale aurait désespéré le plus habile et le plus patient des automobilistes d'aujourd'hui. Seulement d'une largeur de quinze pieds, tortueux, affectionnant les hauteurs des collines, bourbeux dans les bas fonds qu'on ne pouvait éviter et que l'on pavait de rondins, le chemin de Craig demeura longtemps un détestable casse-cou où les attelages de carrosses roulaient encore plus difficilement que les chariots à boeufs.

Pour se faire une idée de l'importance que prenait cette route, nous n'avons qu'à lire ces extraits du journal "La Gazette de Québec" en date du premier novembre 1810, publiant ce qui suit:

"Un chemin de soixante-quinze milles a été coupé à travers la forêt, faisant un bon chemin de voiture qui relie Québec à Shipton dans le district des Trois-Rivières.

Il a généralement quinze pieds de largeur, débarrassé de toutes souches et autres embarras, et embelli de cent vingt ponts de différentes longueurs dont vingt-quatre traversent de grands ruisseaux. Celui qui est bâti sur une branche de la rivière Bécancour est nommé "Pont de Craig" et est fort bien fait.

Ce grand passage aux "Cantons" donnera à la ville de Québec quelques espérances d'indépendance en comblant les besoins d'une population croissante.

Réduit jusqu'à présent, aux produits d'un voisinage ingrat et d'une agriculture inhabile des Seigneuries, nous avons toujours été obligés d'avoir recours aux districts supérieurs pour notre support

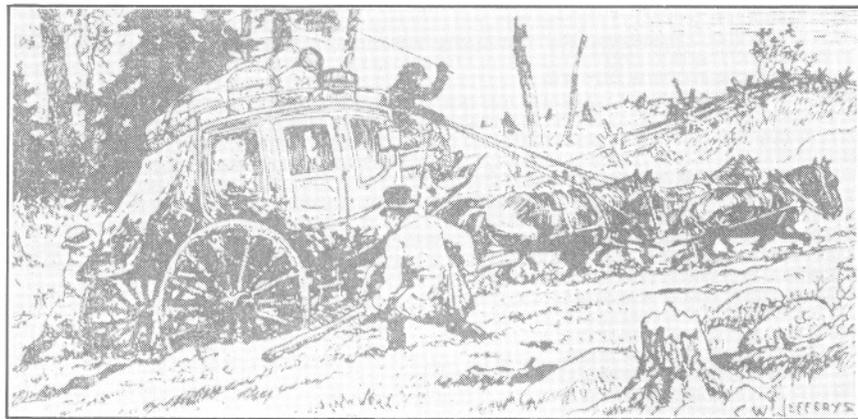
(L'Importation). Plusieurs centaines de bestiaux sont déjà arrivés ici par ce chemin et, ont désespéré les petits, mais avides vendeurs de boeufs et de moutons qui nous ont tenus en état de famine occasionnelle”.

Ce même chemin permet aussi d'établir un service de diligence entre Québec et Boston et la Gazette de Québec, 31 décembre 1810, en fait état.

“Avis public est donné qu'un service régulier de diligences pour aller de Québec à Boston par le nouveau chemin de Craig commencera le 14 janvier prochain.

*Les diligences circuleront comme suit:
Elles partiront de Québec et de Boston, le lundi de chaque semaine, pour se rencontrer à Stantead le mercredi et arriver à Québec et Boston le samedi de la même semaine.*

Les personnes qui désirent réserver des places dans ces diligences voudront bien consulter l'itinéraire affiché sur la porte Saint-Jean à Québec”. etc...”



Le chemin “Craig”, l'enfer des voyageurs.

Avant la construction du chemin Gosford en 1835, la route de Craig assura tant bien que mal une liaison continue entre les townships de l'Est et la ville de Québec, avec un service de diligence et de courrier postal.

Ce chemin fut refait dans les années 1845-1847, où il fut alors octroyé et dépensé \$22,757.00 pour refaire des ponts et améliorer

certaines parties, pour éviter des côtes rocheuses et escarpées, toujours difficiles à entretenir.

La “Craig's Road” perdit de son importance avec la construction de la ligne de chemin de fer du Grand-Tronc, terminée en 1854. Cette voie ferrée qui reliait Pointe-de-Lévis à Richmond sur une distance de quatre-vingt-seize milles, rejoignait la jonction venant de Montréal (soixante-douze milles) qui pour sa part, était reliée à la branche de Portland (dans l'état du Maine) en passant par Sherbrooke.

Note

Un des successeurs du gouverneur Craig, Lord Sherbrooke, pendant son administration de 1816 à 1818, emprunta avec son état-major cette seule voie existante pour visiter en personne les cantons de l'Est.

En souvenir de cette visite, la métropole de ces cantons qui avait porté jusque là le nom de “Grandes-Fourches” reçut celui de Sherbrooke.

Aussi, deux de nos plus beaux lacs du comté de Wolfe doivent leur appellation à Lord Aylmer et Lord Elgin.

Le chemin Gosford

Ce chemin porte le nom du onzième gouverneur anglais du Canada, Lord Archibald Acheson, comte de Gosford, qui administra le pays de 1835 à 1838. Il n'eut jamais l'importance du chemin de Craig.

Ce fut cependant selon les dires des anciens, le premier sentier reliant en ligne directe Québec-Boston en passant par Sherbrooke. L'histoire de ce sentier remonte en 1775, lorsque le général américain Bénédict Arnold vint attaquer Québec en passant par les forêts et marécages de la rivière Chaudière. Près de la moitié de ses onze cents hommes périrent ou désertèrent, et plusieurs d'entre eux tentèrent de retourner aux Etats-Unis en se taillant un sentier à travers bois.

Etant à court de vivre, et comme la plupart souffrait de la petite vérole, ils trouvèrent refuge chez les colons des townships de l'Est. Par la suite, les Abénakis vivant sur les bords du Lac William de St-Ferdinand, des chasseurs, des arpenteurs et des nouveaux

colons, composés de loyalistes, d'immigrés Irlandais et Ecossais et plus tard de Canadiens-Français, empruntèrent cette voie.

Déjà en 1815, dans une description topographique de la province du Bas-Canada, il est fait mention d'un projet de route qui devait passer au sud-est du lac Nicolet.

Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1835, sur les instances de la British-American Land Company que les autorités accordèrent la construction du chemin Gosford.

Ayant son point de départ à St-Gilles, ce chemin traverse sur une distance de quatre-vingt-deux milles, les cantons de Nelson, Halifax, Irland, Wolfestown, Ham, Dudswell, Westbury et Ascot pour déboucher à Sherbrooke.

Le chemin Gosford croise celui de Craig à Maple Grove dans le canton d'Halifax.

Sa construction coûta au département des travaux publics la somme de \$43,360.00 et d'autres sommes assez considérables qui furent par la suite octroyées pour son amélioration.

Le nouveau chemin Gosford offrait aux nouveaux arrivants des cantons du sud-est, une communication plus facile avec la ville de Québec. Ainsi, comme sur le chemin de Craig, des postes furent établis, à intervalle d'une journée de marche. Jean-Baptiste Coulombe un vieux chasseur aux exploits légendaires vint alors se fixer près du lac Nicolet vers 1845, pour y attendre les caravanes d'animaux et piétons allant des Etats-Unis à Québec ou en sens inverse.

Selon Mgr. Albert Gravel (historien), et d'après les souvenirs des plus anciens, le poste du père Coulombe était bâti à trois arpents du lac Nicolet sur une descente du chemin (endroit où est situé l'ancien chalet de Raymond Paquette).

C'est aussi à cet endroit qu'en 1850, Mgr. J. Calixte Marquis de St-Grégoire de Nicolet vint de Wotton y dire la messe pour les colons canadiens-français établis sur le chemin de Mégantic, endroit, à l'époque, appelé "Petit Québec".

Le site du poste Coulombe était très pittoresque, offrant d'un côté un ravin profond, où un certain Monsieur Reed y découvrit une mine d'antimoine, et de l'autre côté, la rive élevée du lac, annonçant dans le lointain la montagne de Ham-Sud.

En 1868, le recensement du premier curé de Ham-Nord, l'abbé J.Charles Lemire, indique clairement la date d'arrivée des premiers

colons du canton de Ham. Y figurent, J.-Baptiste Coulombe, originaire de la Baie-du-Febvre, Marie Prince de Saint-Grégoire de Nicolet, ainsi que leur fils Nazaire et sa femme Philomène Nadeau de Pointe-de-Lévis.

Les Coulombe occupèrent les lots vingt-six, vingt-sept et vingt-huit du rang onze du canton de Ham, à compter de 1845, et selon les notes du curé Lemire, aucun défrichement n'avait encore été fait dans les limites de ce canton avant eux.

Sans aucun doute, les premiers explorateurs à fouler le sol des cantons de Ham et Garthby, à la recherche d'un domaine à créer, ont dû entrer par le chemin Gosford.

Aussi, l'abbé Louis Adolphe Dupuis, curé de St-Ferdinand d'Halifax, emprunta-t-il cette route pour venir dire la première messe à Ham-Sud en automne 1849, et d'autres par la suite en 1850.

Sur une vieille carte des chemins de la colonisation de 1861, gardée dans les archives d'Ottawa, ce chemin était, à cette époque, considéré comme un des plus importants des cantons de l'Est.

Note

Au début du vingtième siècle, l'armée canadienne se servit du chemin Gosford pour faire effectuer des manoeuvres par son corps d'infanterie. A maintes reprises, les troupes se rendirent ici dans le village de Ham-Nord pour camper et se revitailler (souvenirs des anciens de Ham-Nord).

Chemin Saint-Philippe ou Pacaud

Si les chemins Craig et Gosford ont joué un rôle important en desservant ce territoire vers le sud, il en fut de même pour les autres routes moins importantes, qui contribuèrent cependant directement à l'implantation des colons dans Ham et les cantons avoisinants.

Le chemin tantôt appelé St-Philippe par les uns et Pacaud par d'autres, en est un. Traversant le canton de Ham de l'est à l'ouest, il servit d'abord à réunir le poste Coulombe sur le chemin Gosford à Saint-Paul de Chester sur la route Craig.

C'est la route actuelle portant le numéro 161, qui relie Trois-Rivières à Woburn à la frontière américaine, exception faite pour les

montagnes de Ham-Nord et de Saint-Paul de Chester, que nous évitons aujourd'hui en longeant la rivière Nicolet.

Ce chemin fut ouvert en 1854 par le notaire Philippe-Napoléon Pacaud de Saint-Hyacinthe, l'illustre patriote de 1837.

Après les troubles de St-Charles et St-Denis, celui-ci se fit offrir asile au séminaire de St-Hyacinthe par l'abbé Prince, devenu plus tard évêque de ce diocèse. Au contact de ce dernier, qui était aussi un grand nationaliste, Pacaud acquiert une certaine sagesse qui lui fit comprendre le jeu des autorités anglaises, qui consistait à implanter les leurs, d'une façon exclusive dans les beaux cantons de l'Est, incluant la région des Bois-Francs. Son patriotisme le poussa naturellement de ce côté, car il voulait voir des Canadiens-Français s'emparer de ces régions nouvelles, assuré à l'avance que, par la multiplication des berceaux, ils repousseraient bien vite les favorisés de la première heure.

Philippe M. Pacaud fut cependant dénoncé et écroué dans la prison de Montréal durant l'hiver de 1839. Il fut remis en liberté au printemps, moyennant un cautionnement de dix mille piastres, le montant le plus élevé qui ait été exigé des rebelles de 1837-1838.

Le notaire Pacaud retourna à son étude à St-Hyacinthe et dès lors, travailla activement au développement des derniers cantons encore inoccupés. Pour ce faire, Philippe Pacaud et cinq de ses frères vinrent s'établir dans les Bois-Francs. Ils figurent tous comme des pionniers de St-Norbert, d'Arthabaska et de Princeville.

A maintes reprises, le notaire Pacaud prit la défense des colons contre la British-American Land Co. et d'autres grands propriétaires qui s'étaient emparés frauduleusement de ce coin de pays. Nous savons que ces gens qui demeuraient très loin d'ici, refaisaient surface de temps à autre, pour exiger des sommes considérables à de pauvres colons "Squatters", sommes qu'ils devaient verser s'ils voulaient garder un bien qui leur avait coûté beaucoup d'efforts et de sacrifices.

De 1845 à 1850, des milliers de colons canadiens-français arrivèrent à Arthabaska et dû au manque de communication, refusèrent de prendre des concessions dans les cantons de Ham et Garthby.

Mis au courant de ces faits, Philippe N. Pacaud établi à St-Norbert vers 1845, voulut faire quelque chose de pratique pour les y attirer.

Maintenant au mieux avec les autorités, il se fit octroyer en

1854, un montant d'argent et contribua pour le reste à la construction de ce premier chemin à traverser les cantons de Ham.

De plus, dans son désir de voir la colonisation progresser, il construisit à la sortie du village actuel de Ham-Nord, un magasin et une "perlasserie".

Cette "perlasserie", où le "salt" était transformé au moyen de fourneaux et de grandes chaudières, occupait le chemin actuel sur le bord d'un petit ruisseau qui se déverse dans la rivière des "vases" ou "platte".

De l'autre côté du chemin, Pacaud avait fait construire un magasin où les colons pouvaient, en échange de leur potasse (salt), obtenir de la nourriture, des outils et des articles de ménage. Aussi le colon très pauvre pouvait se procurer à crédit du "Pacaud", c'est-à-dire du sarrasin jaune de semence, qu'il devait cependant, pour chaque minot avancé pour les semailles du printemps, en remettre deux après les récoltes.

Bien qu'il ne fixa jamais sa demeure à Ham-Nord d'une façon permanente, Philippe N. Pacaud y vint maintes fois en ces premières années de colonisation. C'est à raison de ses multiples voyages et surtout pour avoir dirigé les travaux lors de sa construction que ce tracé reçut le nom de chemin St-Philippe, mais aussi appelé pendant plusieurs années chemin Pacaud.

Si après plus de cent trente années, celui-ci revenait dans notre belle région, il éprouverait sans doute un sentiment de satisfaction et se féliciterait à bon droit d'avoir contribué à l'établissement des siens dans ce coin de pays. Cependant, il constaterait avec regret que son nom y est totalement oublié, car aujourd'hui nous parlons de la route portant le numéro 161.

Ouverture du chemin St-Philippe

Dans le rapport du commissaire Jos Cauchon, daté du 14 mars 1855, sur l'état des dépenses à même l'octroi de trente mille livres, voté par le gouvernement pour aider l'établissement des terres vacantes de la couronne dans le Bas-Canada, figure le rapport de Philippe Napoléon Pacaud, concernant la construction de ce chemin.

En voici le texte intégral:

"Ce chemin est une continuation du chemin Mégantic et doit

être considéré comme un des plus importants des townships de l'est, vu qu'il ouvre une communication direct avec le chemin de fer d'Arthabaska".

"Il commence sur le chemin de Craig, à un point qui se trouve à vingt-quatre chaînes et soixante-sept mailles du ruisseau Poudrier, traverse le township de Chester dans le huitième et septième rang; de là, il prend la ligne qui divise les townships de Ham et celui de Wolfestown et la suit jusqu'au chemin Gosford"...."

Aussi selon ce rapport, c'est à l'automne 1853, que Mister Andrew Russel, chargé du tracé de cette route, dû interrompre son exploration à cause d'une chute de neige de plus d'un pied, tombée le vingt-sept septembre. Ce n'est que l'année suivante qu'il put faire un examen plus complet avant de fixer le chemin.

Par la suite, le chef arpenteur provincial John Neilson reçut instruction de faire une nouvelle exploration avant de fixer ce chemin, et Pacaud de continuer: *"Ce chemin a dix-sept milles de longueur et est ouvert de quinze pieds de largeur et coûte seulement trente-trois louis, sept chelins et six deniers par mille, terme moyen (127.20).*

Ce chemin se trouve coupé par plusieurs cours d'eau qui par leur volume et leurs chutes pourront alimenter et mettre en activité des moulins à scies et à farine assez considérables pour satisfaire tous les besoins d'une nombreuse et industrielle population.

C'est par ce chemin que, laissant les trains du chemin de fer à Arthabaska, on pourra se rendre le plus facilement au lac Aylmer et à la belle vallée du lac Mégantic".

Cet automne même, la puissante compagnie Black and Brown attendait l'ouverture de ce chemin pour transporter toutes les choses nécessaires à leur chantier du "Lac Noir".

Malgré l'enthousiasme de Pacaud, ce chemin était en fait qu'un passage au milieu de la forêt vierge avec des ponts jetés sur les cours d'eau les plus importants. Ce chemin servait surtout l'hiver pour des traîneaux et n'était nullement carrossable l'été.

En 1858, cent cinquante louis (570.00) par mille de longueur furent encore dépensés pour compléter ce chemin. Le premier tracé fut alors modifié pour éviter certains cours d'eau et montagnes rocheuses.

Ce chemin construit par Philippe Pacaud joua beaucoup sur le choix de l'emplacement du village de Ham-Nord puisqu'il favorisa

le défrichement des terres dans cette direction.

Aujourd'hui, lorsque nous faisons le relevé du lieu d'origine des pionniers de notre paroisse, nous pouvons affirmer sans se tromper qu'ils ont en très grande majorité emprunté ce couloir pour venir prendre possession de leurs lots de colonisation.

Dans une carte datant de 1861, intitulée "Map of the district St-Francis; par Putman and Gray; archives d'Ottawa", nous distinguons très bien le chemin Pacaud ainsi que les noms des occupants inscrits sur leurs lots.

Sur une autre carte de "Eastern Townships" par Smith and Company de 1867, archives d'Ottawa, nous voyons le chemin St-Philippe ou Pacaud, sans nom, qui part du chemin de Craig dans Chester pour rejoindre celui de Mégantic dans le canton de Garthby.

Aussi sur cette carte figure le nom "L'Espérance" à l'endroit même du village actuel de Ham-Nord.

Note sur Philippe Napoléon Pacaud.

Né en 1812, ayant fait ses études de droit à Nicolet sous l'honorable Louis Panet, il reçut sa commission en 1833. Il ouvrit un bureau à St-Hyacinthe et ne tarda pas à gagner l'estime de ses concitoyens.

Les Pacaud, enfants de Joseph et d'Angelique Braum, étaient sept frères dont six prirent part aux événements de 1837.

Ce fut Philippe Napoléon qui signa, au nom des "Fils de la Liberté", les billets de banque pour la somme de \$300,000.00 qui devaient être rachetables par la nation après la conquête de l'indépendance.

Quelques années après cette période, il vint s'installer à St-Norbert du canton d'Arthabaska avec son frère Adrien qui, pour sa part, tint commerce.

Les deux frères épousèrent les soeurs Céline et Julie, filles du Colonel René Boucher de la Bruère, Seigneur de Montarville.

Philippe Pacaud épousa en secondes noces une dénommée Clarisse Duval des Trois-Rivières. Il mourut à St-Norbert le 27 juillet 1884. L'abbé Charles Ed. Mailhot, dans son livre sur les Bois-Francis, mentionne Philippe et Adrien Pacaud parmi les pionniers de Saint-Norbert d'Arthabaska.

The "French's Road"

Cette autre voie, appelée aussi le "Grand'Chemin", influença le développement des cantons de Wotton, St-Camille et du sud-ouest du canton de Ham, aujourd'hui la paroisse de St-Adrien de Ham.

Tracée en 1848 et construite en 1849-50, cette route relie Ham-Sud sur le chemin Gosford à Danville sur la route de Craig en passant par l'équerre (St-Camille).

Cette route permit la fondation des paroisses sur sa trajectoire et permit également l'arrivée des premiers colons canadiens-français dans ce territoire, occupé depuis 1830, par quelques Loyalistes et immigrés britanniques et irlandais.

Les Charland, Dion, Lachance, Légaré, Drolet et les OBredy, furent les premiers de cette liste de colons qui empruntèrent cette voie pour s'emparer du sol inoccupé de cette région.

Cette route qui traverse le canton de Wotton porte aujourd'hui le numéro 255.

Les premiers missionnaires des "Townships" (1830-1850)

Au milieu du siècle dernier, des femmes et des hommes catholiques ont choisi de se fixer sur des terres nouvelles inhabitées.

L'Eglise leur a délégué des hommes, des missionnaires pour, dit-on, adoucir peines et souffrances, mais aussi afin de perpétuer les cadres sociaux, culturels et religieux de la paroisse quittée.

A cette époque, la juridiction du missionnaire, cantonnée à Drummond, s'étendait sur les cantons compris entre les Seigneuries situées sur les rives du fleuve St-Laurent et la frontière qui sépare la province du Bas-Canada avec les Etats de New-York, Vermont, New-Hampshire et une partie du Maine et de l'est à l'ouest sur toute l'étendue du territoire compris entre la rivière Chaudière et le Richelieu.

Selon l'abbé Hubert Robson, curé du village de Drummond, dans son rapport de 1832, on comptait des catholiques épars sur la moitié des quelque quatre-vingt-treize cantons de cette région.

Avant d'aller plus loin, je voudrais ouvrir une parenthèse pour souligner les oeuvres accomplies par nos prêtres missionnaires et colonisateurs.

Tout au long de cette lecture, nous pourrons admirer le zèle et le dévouement qu'ils ont mis à organiser des paroisses.

En construisant des chapelles et des écoles, ceci eut pour effet d'activer la prise du sol par des colons de notre race. En ce temps de colonisation, le prêtre était l'âme de la paroisse, qui n'était souvent qu'une petite colonie établie au milieu de la forêt à des distances considérables de tout centre de commerce et d'industrie. Les seules voies de communications étaient des sentiers à travers la forêt.

Nos premiers missionnaires ont démontré une force de caractère supérieure pour pouvoir prêcher par l'exemple et le sacrifice dans tout, se contentant du strict nécessaire comme leurs paroissiens.

Ils ont soutenu les colons dans leur foi en Dieu, en leur montrant les espérances d'un avenir meilleur, surtout celui de voir un jour de belles et florissantes paroisses surgir dans ces régions couvertes de forêts et inhabitées.

Reportons-nous en 1834, alors que dans une lettre adressée à Mgr Jos Signay, archevêque de Québec, l'abbé Hubert Robson de Drummond déplore le fait d'avoir un si grand territoire à desservir et signale dans la même missive, l'urgence de maintenir un prêtre résident à Drummond et un autre dans le village de Sherbrooke.

"Cette église est la plus belle de tous les townships et est bâtie sur le plus beau site de tout le village, mais n'est fournie que de très peu d'ornements et de vases sacrés"...

"Pas moins de mille deux cents catholiques sont répandus sur une étendue immense d'au moins une dizaine de lieux de chaque côté de Sherbrooke. Quand à la mission de Drummond, elle aurait en partage les cantons avoisinants".

Je ne peux dire si Monseigneur de Québec a donné suite aux recommandations de son missionnaire, mais il semble que la colonisation ait été au ralenti dans les quelques années qui suivirent.

L'année 1842, marque l'établissement d'un premier curé à St-Félix de Kingsey et c'est l'abbé Hubert Robson qui, nommé à ce poste, se plaignit amèrement, ayant préféré demeurer à Drummond, dans la cure qu'il détenait depuis plus de dix années.

C'est dans sa lettre de nomination, datée du 7 octobre 1842, qu'il est question pour la première fois des cantons de Chester et de Ham.

“Par une lettre en date de ce jour, j'ai confié à M. l'abbé O'Brady, le soin de la mission de Drummond, avec comme desserte, les cantons de Grantham, Wickham et une partie d'Acton et de Wendover. A l'arrivée de ce confrère, vous serez déchargé du soin de cette mission qui vous a coûté tant de sueurs et de travaux. Je vous confie donc la mission de Kingsey, consistant dans le township du même nom ainsi que Warwick, Tingwick, Chester et “Ham”.

“Jos” Archevêque de Québec

Note:

Aux archives de Nicolet, dans Kingsey 1, figure un plan de cette mission.

Dans ce plan daté de 1842, apparaît le canton de Ham, au bord de la feuille. Des pointillés indiquent des routes non identifiées. Cependant, nous reconnaissons le “Craig's Road”. De ce chemin il en part une branche qui va vers Wotton, mais aucune ne va vers Ham.

Note sur Monsieur l'abbé Hubert Robson

Monsieur Robson était le type de missionnaire qui se préoccupait constamment de sauver des âmes. Se déplaçant à cheval, il parcourait sans cesse cet immense territoire à la recherche de Canadiens-Français et d'Irlandais catholiques décimés ici et là pour leur apporter les secours de la religion.

Il plantait des croix partout sur son passage, ce qui l'amena à subir des reproches et menaces de la part de certains protestants.

En 1846, en date du 9 février, le successeur de l'abbé Robson, pour la paroisse de Kingsey, l'abbé Charles Tardif répondit à Mgr Jos Signay du diocèse de Québec qui demandait des informations sur le canton de Ham.

“Voici en réponse à la lettre que votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'adresser le 31 janvier dernier. Je ne connais pas la distance qui se trouve depuis les townships de Ham à Kingsey.

Ce township est si peu connu par ici que j'ai été longtemps avant de trouver quelqu'un qui m'indiqua où il est situé.

Cela n'est pas étonnant puisqu'il n'y a aucun moyen de communication entre ce lieu et mes autres missions. Le seul homme que j'ai rencontré qui connaît un peu le canton de Ham, m'a assuré qu'il n'y a aucun habitant qui y réside. Seulement une famille qui s'y était établie autrefois, mais aurait quitté la place depuis quelques années”

Toujours en 1846, dans une correspondance adressée à Monseigneur de Québec, l'abbé Tardif écrit:

“Après des informations et ce que l'on m'a dit de la qualité du terrain, j'ai été très surpris d'apprendre qu'il y a plusieurs habitants dans cet endroit quoique je sois étonné que ces gens demandent à être desservis par le curé de St-Gilles, vu l'éloignement de Ham à cette paroisse; éloignement qui, d'après la carte géographique que je viens d'emprunter, paraît beaucoup plus grand que ce que les gens me disent. Cependant, il peut se faire qu'une route qui traverse leur township leur procurait une communication plus facile avec St-Gilles qu'avec tout autre lieu.

Quant à moi, je suis bien prêt à les desservir si cela les accommode mieux et que je puisse le faire.

Je voudrais au moins pouvoir les visiter pour en donner des informations à votre Grandeur, mais par où passer? Comment trouver quelqu'un qui voudrait bien me guider à travers la forêt qu'il faudrait traverser pour arriver aux habitations situées dans je ne sais quelle partie de ce township? Voilà Monseigneur ce que j'ai à dire sur “Ham”.

En ce moment là, ce que l'abbé Charles Tardif ignorait c'est que plusieurs canadiens-français, dont J-Baptiste Coulombe, venant directement de Québec par le chemin Gosford, s'étaient établis près du lac Nicolet dans la partie appelée l'Augmentation de Ham et dans le canton de Garthby.

Il semble que l'abbé Tardif ne donna suite à ses propos et en 1848, l'abbé L.A. Dupuis, missionnaire de St-Ferdinand d'Halifax, fut chargé de s'occuper des fidèles de Ham, Wolfestown et Garthby.

Monseigneur de Québec en avertit aussitôt l'abbé Jacques Bédard, qui entre temps, avait remplacé l'abbé Tardif à Kingsey:

“Quant au township de Ham, je crois devoir vous informer qu'il a été mis sous les soins de Messire Louis Adolphe Dupuis, curé de St-Ferdinand, qui s'occupe aussi des missions de Garthby et de Stratford.

Ce canton vous a été confié, il est vrai, lorsque la mission de Kingsley vous a été donnée; mais on ignorait alors qu'il n'avait de débouché que du côté d'Halifax par le chemin Gosford.

Nous manquons de renseignements certains sur tous ces nouveaux établissements et nous serons exposés encore, je le crains, à bien des erreurs tant que nous ne connaissons pas mieux comment sont disposés les chemins qui communiquent d'un township à l'autre.

Pour ce qui est des résidents du township de Wotton, je me demande s'il ne serait pas possible de les desservir à Ham quand l'abbé Dupuis ira faire des missions. Je vais prendre des renseignements à ce sujet et je vous en ferai part aussitôt qu'ils me seront parvenus.

"Jos" Archevêque de Québec, ce 7 juillet 1849.



Mgr Joseph Signay

En fait, le curé Dupuis vint dire la messe à Ham-Sud jusqu'en 1850, remplacé par la suite par l'abbé François Xavier Bégin, chargé de la mission St-Olivier du lac Aylmer (Garthby et Stratford).

Par la suite, l'abbé Georges Duhaut, curé de Wotton fut chargé, de 1852 à 1856, d'organiser les paroisses de St-Camille, Garthby, Stratford et aussi de surveiller le développement de Ham et voir à y établir un projet de paroisse.

Au temps des premiers missionnaires des townships, la façon de vivre et les ressources des colons étaient très limitées comme en témoignent ces quelques pages puisées dans les archives nationales sur le recensement de 1842, pages 2765 à 2775.

A cette date, Sherbrooke et Drummond étaient les deux plus importants villages établis sur les bords de la rivière Saint-François. Ce recensement de 1842 donne seulement les noms des chefs de familles et leurs origines. Il est donc impossible de connaître la population exacte pour chaque canton. L'espace réservé pour les cantons de Chester, Ham et Wotton est demeuré en blanc et seul le canton de Tingwick, traversé par le chemin de Craig, semble être occupé.

Ce travail fut exécuté par un certain David Adams qui prêta serment à cet effet.

Sur les vingt-cinq chefs de familles résidents de ce canton, deux étaient loyalistes, dix-sept étaient des immigrants irlandais et seulement six étaient d'origine canadienne-française.

Tous demeuraient dans la province de Québec depuis plusieurs années, sauf un, et quatorze d'entre eux déclarèrent être de religion catholique romaine.

Etablis sur des lots de cent acres, ils ont de cinq à quarante-cinq acres de terre faite, au maximum.

Ils récoltèrent du blé, de l'orge, de l'avoine, du maïs, des pois, du sarrasin, des patates et du sucre d'érables.

En résumé, ils possédaient tous une vache laitière et des boeufs de travail, de un à deux cochons et de deux à quatre moutons.

Tous étaient "Farmers" sauf: un Cordwaner (textile), un Dish-turner (poterie) et un Black Smith (forgeron).

Il n'y avait cependant aucune industrie, même pas de "Pot and Pearl Ash manufacturies" (une perlasse).

Il semble qu'à cette époque, l'on n'avait pas encore commencé dans notre région à transformer la cendre des bois francs en sel de potasse (salt).

Les débuts du canton de Ham

1850, marque l'année durant laquelle ce canton semble vouloir s'ouvrir à la colonisation. Depuis cinq ans déjà, la famille Jean-Baptiste Coulombe et Marie Prince occupait des lots dans le onzième rang de Ham près du lac Nicolet. C'est à cet endroit qu'eut lieu une première messe dans ce canton, chantée par l'abbé J. Calixte Marquis, vicaire à St-Grégoire de Nicolet.

C'est à la suite d'une mission que celui-ci fit à Wotton, qu'un des fondateurs de cette paroisse, Patrick O'Bready, conduisit le missionnaire en petite charette à bois de corde à travers les sentiers à peine battus de la forêt, aux alentours du lac Nicolet.

C'est dans ce coin perdu que les premiers colons de Ham et de Garthby, appelé à l'époque "Petit Québec", ceci à cause de la colonie de Québécois qui s'y étaient établis, érigèrent un autel pour la circonstance. Le tombeau de celui-ci consistait en une porte de cabane posée sur des pièces de bois fraîchement coupées. La célébration eut lieu en plein air.

Outre les *Coulombe, Félix Vachon, Edouard Grenier, Louis Vézine (père)* beaucoup d'autres étaient du nombre.

Il est cependant impossible de savoir avec précision l'endroit exact où fut célébrée cette première messe.

Le lac Nicolet est situé aux confins de trois cantons, soit Ham-Sud, Ham et Garthby. Il est donc probable que c'est dans les limites de ces cantons sur le chemin Gosford qu'eut lieu l'événement.

C'est aussi cette année-là que *Barthélémi Toupin, Narcisse Gaudet et Modeste Gosselin* vinrent se fixer d'une façon permanente dans le bas du canton de Ham (les rangs 1, 2, 3 et 4).

Il appert en effet qu'à cette date, l'ancêtre des familles Toupin de Notre-Dame de Ham, déploya pour la première fois, sur les bords de la rivière Nicolet, sa force herculienne restée légendaire, à faire "chantier" (coupe du bois) dans les environs du village actuel. Natif de Berthier, celui-ci fut le premier d'une longue file de colonisateurs à passer par Arthabaska et Chester pour parvenir en ce coin du canton de Ham.

Les fils de ce pionnier ont aussi plus tard joué un rôle important

dans cette partie du canton, soit dans le développement de l'agriculture que dans les affaires municipales et scolaires. Vers 1900, une branche de la famille Toupin avec les Blais et les Paquette, s'est détachée de Ham pour fonder de nouvelles colonies dans l'Estrie.

L'abbé Moïse Duguay, curé de St-Norbert et d'Arthabaska, constatait en 1850, que les familles de colons préféraient s'établir dans St-Christophe du côté de Chester et Warwick plutôt que dans Ham et il était loin de penser que la colonisation prendrait cette direction et se développerait à un rythme tel que la population des Saints-Anges de Ham, après seulement dix années d'occupation, atteindrait six cent dix âmes, réparties sur plus de 90 familles.

En grande majorité, ces gens étaient originaires des vieilles paroisses près du fleuve, entre autres, Pointe-de-Lévis, St-Henri de Lauzon, St-Nicolas, Ste-Claire, Nicolet, Bécancour et Gentilly.

Emplacement de la première chapelle de Ham

Après les chemins, la chapelle...

Les chemins et la chapelle, c'est "la colonisation" et selon les autorités ecclésiastiques de l'époque, ces deux mots devraient être écrits en grosses lettres partout où il y a des yeux pour les voir et les lire.

En ce temps de colonisation, il n'était pas question que des gens s'installent en plein bois sans foi, ni loi, ce qui faisait que l'église devait être bâtie le plus tôt possible.

Petite, modeste et en bois, incertaine d'être placée au bon endroit, elle devait servir pour le culte, bien souvent d'école et aussi témoin de toutes décisions importantes autant pour le domaine civil que religieux.

Cette église servait aussi de logis pour le curé et bien souvent d'une façon inconfortable.

Quelques années plus tard, s'élève une deuxième église, grande, belle, majestueuse, souvent trop pour ceux qui devaient payer. Malgré tout, elle fut l'orgueil de toute une paroisse et du curé qui dicta les règles de conduite à observer pour obtenir son salut.

Monseigneur Jos Signay, archevêque de Québec, avait-lui-même

approuvé l'emplacement de la future chapelle du canton de Ham. Ce choix remontait avant l'érection du diocèse des Trois-Rivières, donc avant le 8 juin 1852.

En effet, c'est dans une lettre du 28 octobre 1849, que celui-ci répondait à l'abbé Calixte Marquis de St-Grégoire, chargé à l'époque du développement religieux de ces cantons (voir note). Voici un extrait de sa lettre.

"Ce n'est qu'hier que j'ai pu vous suivre à l'aide de vos mémoires, lettres et plans, dans vos expéditions à Wotton et Ham. Je me suis donc décidé à adopter le premier de vos deux projets qui consiste à ne faire que deux paroisses dans les townships de Wotton et Ham".

Note sur Monseigneur J.C. Marquis

*Mgr. Joseph Calixte Canac Marquis naquit à Québec le 14 octobre 1821, de David Canac Marquis et d'Euphorisine Goulet. Il fit ses études à Québec et ordonné le 21 décembre 1844.

Vicaire à St-Grégoire de Nicolet de 1845 à 1852, et curé de St-Célestin jusqu'à sa mort, survenue le 19 décembre 1904.

Ceux qui s'intéressent à l'histoire, reconnaissent ce prêtre comme le "curé Labelle" des cantons de l'Est.

Grand colonisateur, on lui attribue la fondation d'une douzaine de paroisses. Il semble toutefois qu'un conflit de personnalité, entre lui et Mgr F. Laflèche des Trois-Rivières, l'ait empêché de gravir d'autres échelons hiérarchiques.*

Quelques années plus tard, soit le 15 janvier 1853, Monseigneur Thomas Cooke, évêque du nouveau diocèse de Trois-Rivières, écrivait à l'abbé Georges Duhaut, premier curé de Wotton et desservant des cantons voisins.

"J'aime les détails que vous me donnez sur la population des postes que vous desservez et sur les distances à parcourir. Le Bon Pasteur parcourait la Judée, la Sormarie et la Galilée: Transet bene faciando. Vous n'êtes pas sans avoir éprouvé le plaisir qu'il y a à faire des heureux.

Continuez à former et visiter vos chères missions. Vos travaux ne seront pas oubliés.

Je dois croire que le site fixé pour une chapelle dans le township

de Ham par un député de sa Grandeur l'Archevêque, est le meilleur que l'on puisse trouver. En conséquence, j'approuve de nouveau cet endroit et je vous prie d'engager les parties intéressées à bâtir sans délai une bâtisse dont vous fixerez les dimensions selon les moyens de ceux qui doivent la construire".

Monsieur le curé Duhaut répondit le 5 février suivant.

"Comme vous me le dites dans votre dernière lettre, il n'est point possible de changer le lieu désigné par Monseigneur de Québec, pour l'érection de la chapelle du township de Ham. Je vais me mettre immédiatement à l'oeuvre pour bâtir une maison selon les moyens et dispositions des gens".

Cependant, un mois plus tard, soit le 15 mars, il s'adressa de nouveau à Monseigneur Cooke:

"Vous me dites de bâtir à Ham, dans le lieu désigné par Monseigneur l'Archevêque, mais c'est la minime partie qui la veut à cet endroit.

Faut-il toujours que je mette les gens à l'ouvrage quand même? Je ne vois qu'une trentaine d'habitants pauvres qui voudront bien se cotiser pour la construction de cette chapelle.

C'est encore ce cher Monsieur Lupien, qui est un de mes amis et qui me reçoit chez lui chaque fois que je vais en mission au lac Aylmer, qui nous cause des troubles dans ce township; tous les jours, il voit les gens de Ham, et il ne cesse de leur dire que l'endroit désigné par votre Grandeur pour l'érection de la chapelle n'est pas le meilleur et que s'ils s'entendent, ils l'auront ailleurs.

Voilà pourquoi j'éprouve des difficultés à ce sujet".

Note sur François-Basile Lupien

*Celui-ci succéda à M. Olivier Arcand comme agent des terres au lac Aylmer en 1852.

Cet homme, détestable et détesté des colons, se permettait d'empiéter sur la juridiction des missionnaires et portait souvent contre eux toutes sortes d'accusations.

Cet homme orgueilleux se permettait même de tenir tête à Mgr. T. Cooke, évêque des Trois-Rivières, comme le prouve cette lettre adressée à celui-ci en janvier 1853.

“Je respecte et honore le Clergé qui est maître au spirituel, mais moi, je le suis au temporel et j’entends bien user tous mes droits que m’assigne ma position d’agent des terres”.

Le 23 avril 1854, la fonction d’agent du gouvernement pour le canton de Ham passa aux mains de Jean-Théophile Lebel, marchand et juge de paix domicilié à Wotton.

Que s’est-il passé réellement de 1850-1860? Beaucoup de questions resteront sûrement sans réponse. Comment reconstituer d’une façon certaine, ces quelques années ou bien peu d’écrits existent, sinon quelques bouts de phrases et fragments de lettres conservés dans les archives?

Du côté municipal, il apparaît clairement qu’il existait dès 1855-56, un genre de conseil municipal dirigé par des gens élus. Cependant, du côté religieux, il ne semble n’y avoir eu aucune organisation. Est-il possible que pendant presque dix années, le Saint-Sacrifice de la messe ne fut célébré dans tout ce territoire?

A quel endroit, les gens ont-ils été à la messe et dans quel cimetière enterrèrent-ils leurs morts durant toute cette longue période qui marqua les débuts de la colonisation dans Ham?

Après vérifications, dans les registres paroissiaux, il est permis d’affirmer que de 1850 à 1857, les gens de ce canton se déplacèrent vers St-Christophe d’Arthabaska, desservit par l’Abbé P.H. Suzor.

Par la suite, de 1857 à 1861, M. l’abbé Téléphore Lacoursière, curé de St-Médard de Warwick, s’occupa des fidèles de Ham à la mission de St-Paul de Chester, jusqu’à la construction de la première chapelle des Saints-Anges de Ham-Nord en 1861.

Le nom des Saints-Anges, comme titulaire de notre paroisse, apparaît pour la première fois dans une lettre de Mgr. Thomas Cooke à l’abbé T. Lacoursière en décembre 1859, lui parlant de Saint-Paul de Chester. Il écrit: *“Vous continuerez à les desservir ainsi que la nouvelle mission des Saints-Anges de Ham”.*

Puis dans une autre lettre du 4 juillet 1860, il dit au même curé: *“On dit que St-Paul fait de grands préparatifs pour recevoir un curé qui desservirait en même temps les Saints-Anges”.* Et de continuer: *“Sur les trois places dont vous m’avez parlé, vous choisirez la meilleure et vous permettrez aux fidèles du lieu de construire une maison qui devra servir de chapelle”.*

Le nombre de personnes qui s’objectèrent à ce choix n’est pas

dévoilé, cependant, lorsque cette décision fut prise, la population totale du canton de Ham était d’environ cinq cent cinquante âmes.



Mgr. Thomas Cooke (1852-1870)

Les missionnaires de la paroisse Saints-Anges de Ham

Etant donné que les habitants de Ham-Nord étaient assez nombreux en 1860 et qu’il y avait un projet de construction d’une chapelle, il fallait donc des missionnaires pour desservir cette nouvelle paroisse, avant de pouvoir adresser une première requête pour obtenir un prêtre résident.

L’abbé Téléphore A. Lacoursière fut le premier desservant de la mission des Saints-Anges en 1860-1861.

Né à Batiscan en 1830, il fut ordonné prêtre en 1855. Vicaire à Ste-Anne de la Pérade et premier curé de St-Médard de Warwick de 1857 à 1864.

Cette dernière année apporta une bien triste épreuve pour les paroissiens de cette paroisse. Un cyclone épouvantable renversa la chapelle, le presbytère et trente-quatre autres maisons. Monsieur le curé Lacoursière fut transporté par le vent, près de la clôture du cimetière où il fut trouvé à demi-mort.

L'abbé Lacoursière dont la santé laissait à désirer, a relevé la chapelle de ses ruines. Il abandonna donc avec peine, la paroisse de St-Médard, pour se retirer à Ste-Geneviève de Batiscan où il décéda le 22 février 1867.

D'après les écrits et souvenirs des anciens, ce fut ce dernier qui vint dire la première messe à la nouvelle mission des Saints-Anges de Ham à l'automne de 1860, dans la maison d'Alexis Demers, située du côté nord de la rivière (emplacement de la maison de la famille André Larose). Monsieur l'abbé Lacoursière se rendit célébrer une deuxième messe en mars 1861, sans doute pour Pâques, et toujours dans la maison Demers. D'autres diront dans le moulin à farine, nouvellement construit par celui-ci, aidé en cela par Georges Ignace Gagnon et Louis Duquet, respectivement meunier et menuisier, tous les trois venus de St-Nicolas en 1857-58.

Cette maison fut plus tard cédée à Etienne Campagna (père), qui la transporta sur son lot pour en faire sa demeure. (Cette maison qui a subi de nombreuses modifications est aujourd'hui la propriété de la famille Jean-Paul et Louise Nault).

A leur arrivée à Ham-Nord en 1854, Etienne Campagna comme Louis Guertin, Isidore Wilbrun et quelques autres, avaient construit leur habitation dans la ligne séparant les cantons de Ham et Wolfestown.

Deuxième missionnaire:

L'Abbé Joseph Damase Sicard De Carufel

De fait, le deuxième missionnaire de Ham-Nord demeura à St-Paul de Chester comme curé de 1860 à 1866, puis émigra aux Etats-Unis.

Pendant les six années de son mandat, dès 1861, M. l'abbé de Carufel fit bâtir notre première chapelle. Pour des raisons non expliquées, la façade de celle-ci ne fut pas tournée vers le chemin. A cette époque, la messe était célébrée une fois par mois.

Le 6 février 1863, ce dernier érigea le premier chemin de croix et le 7 juin de la même année, il tint une assemblée pour rendre les comptes de la mission pour les années 1861-1862. La balance en caisse de 3 louis 2 chelins et 9 deniers et demi fut comptée en présence des syndics: Les Sieurs Alexis Demers, Louis Guertin, François Dubois, Pierre Grégoire, Georges Lafrance, Narcisse Gosselin et Barthélémi Toupin.

Ce fut sous son règne, que le 14 septembre 1862, une première requête fut adressée à Sa Grandeur Mgr. Cooke, pour obtenir un cimetière. Cette demande se lisait comme suit:

*"A Sa Grandeur Monseigneur Thomas Cooke,
Evêque des Trois-Rivières.*

L'humble requête des francs-tenanciers de la mission des Saints-Anges de Ham, comté de Wolfe, district de St-François, lesquels représentent très respectueusement à Votre Grandeur".

"Vu la grande distance qui les sépare de St-Paul et les mauvais chemins pour y transporter leurs morts, ils sentent vivement le pressant besoin d'avoir un cimetière".

"C'est pourquoi vos suppliants prient votre Grandeur de leur faire faire la démarcation d'un cimetière en tel lieu et qu'elle voudra bien désigner sur telles dimensions qu'il lui plaira de la déterminer".

"Et vos suppliants ne cesseront de prier pour vous etc..."

Près de quarante noms y figurent, certifiés par les sieurs Edouard Carrier et Joseph Cloutier.

Monseigneur T. Cooke se rendit à la demande des paroissiens de Ham en chargeant M. l'abbé P. Hyppolyte Suzor, curé d'Arthabaska et vicaire forain, d'en déterminer l'endroit et les dimensions.

"J'ai fixé la place d'un cimetière au sud-nord-est de la chapelle existante et j'ai arrêté de plus que le dit cimetière aura un demi-arpent en superficie environ.

Ce 24 septembre 1862".

Que s'est-il passé exactement dans les mois qui suivirent pour que M. l'abbé de Carufel refuse carrément d'inhumér les morts dans ce nouveau cimetière?

La réaction des gens de Ham ne tarda pas et Alexis Demers fut chargé d'écrire à Monseigneur...

"11 août 1863

A Sa Grandeur Mgr. T. Cooke,
Evêque des Trois-Rivières.

"Nous les soussignés de la mission des Saints-Anges de Ham, prenons la liberté d'exposer respectueusement à votre Grandeur:

Que sur l'injonction de notre missionnaire, nous avons entouré convenablement un cimetière, dont la grandeur et le lieu furent fixés par lui et après avoir fait lui-même des sépultures, exige maintenant que nous transportions nos morts à St-Paul de Chester dans un cimetière où les animaux paissent".

"Nous respectons nos morts et il serait doublement pénible pour nous si nous étions contraints à les transporter si loin dans un tel lieu".

"Aussi, nous avons un chemin de croix dans notre chapelle et le plus grand nombre d'entre nous ignore entièrement la manière d'exercer les devoirs qui s'y rattachent, le missionnaire ne l'ayant jamais fait faire, ni même donné les instructions pour pouvoir le faire".

"Il y a aussi de vingt-quatre à vingt-huit enfants d'âge à faire leur première communion. Ils n'ont encore reçu qu'une seule instruction".

Notre missionnaire dit publiquement que nous lui avons donné que quarante minots de tous grains pour sa dîme. Nous pouvons constater que six ou sept d'entre nous lui en ont donné une plus grande quantité et nous sommes plus de cent familles.

Aussi, nous avons toujours été privés de l'avantage d'entendre un sermon. Nous désirons avoir un prêtre résident parmi nous et nous sommes prêts à payer un supplément pour obtenir cette faveur de votre Grandeur.

Il nous reste à déclarer à votre Grandeur que nous croyons que dans l'intérêt de la religion et la concorde ici, un changement est nécessaire et que nous verrions avec plaisir celui de Monsieur de Carufel tout en protestant à votre Grandeur que nous sommes et seront toujours prêts à nous soumettre de gaieté de coeur à tout ce qu'il lui plaira de décider et d'ordonner.

De votre Grandeur, les très humbles et dévoués serviteurs".

Cette lettre fut signée par Alexis Demers et une trentaine de paroissiens.

A la lecture de cette missive, Mgr. Cooke ne tarda pas à réagir en écrivant à l'abbé J.D. Sicard de Carufel, curé de St-Paul...

"Monsieur de Carufel, vous trouverez à la suite de la présente, la requête de vos paroissiens des Saints-Anges qui se plaignent amèrement de la manière dont vous les desservez et de l'abandon où vous les laissez".

"Vous pourrez juger jusqu'à quel point ces plaintes sont fondées et ce que vous avez à faire pour les faire cesser et gagner la confiance de vos paroissiens.

N'attendez pas qu'ils demandent une enquête pour constater les reproches qu'ils vous font, mais acquittez-vous bien des obligations que la religion vous impose envers eux et qu'ils soient contents de vous sous tous les rapports".

Dans la même lettre, Monseigneur parla de la visite qu'il comptait faire l'année suivante à St-Paul et peut-être à Ham.

Il semble que les choses s'arrangèrent pour le mieux. Le 3 février 1864, Monsieur de Carufel présidait la première élection de marguilliers dans la sacristie de la chapelle. Il en fit élire huit: Joachim Morin, Isais Moras, Barthélémy Toupin, Louis Guertin, Michel Blais, J-Baptiste Coulombe, Georges Lafrance et Alexis Demers.

Ensuite, les trois personnes qui ont obtenu le plus de voix furent nommées marguilliers de l'Oeuvre. Ce sont Michel Blais, Louis Guertin et Joachim Morin.

Dans les années qui suivirent, il y eut élection chaque année. Cependant, les comptes de 1863 à 1867 ne furent pas bien tenus et cela fut cause de discorde au sein de notre localité naissante.

Troisième missionnaire:

L'abbé Joseph Agenor Moreau fut le dernier missionnaire des Saints-Anges avant l'arrivée d'un prêtre résident.

M. l'abbé Moreau, né à Bécancour en 1840, fut ordonné prêtre

à Nicolet en 1864. Vicaire à Wotton, puis curé à St-Paul de Chester de 1866-1875 et de St-David de 1875-1890.

Il se retira, étant malade, et se noya à Pointe-aux-Trembles le 20 novembre 1891.

C'est sous son règne qu'une première requête fut adressée à Mgr. Cooke des Trois-Rivières pour obtenir un prêtre résident.

Voici le texte de cette demande, datée du 9 juin 1866.

"Monseigneur, nous prenons encore la liberté d'informer votre Grandeur que nous avons dans notre place, à quinze arpents de notre chapelle, une mine de cuivre qui se travaille et qui, prochainement, va amener diverses nations. Même qu'il y a parmi les résidents (protestants anglais), un ministre qui a déjà offert des bibles à des catholiques.

Je pense bien qu'il va venir deux cents personnes pour travailler à ces travaux, ça deviendrait dangereux pour notre religion. C'est pour le bien que je prends la liberté de vous informer qu'il serait nécessaire que notre prêtre réside à Ham parmi nous si c'est la volonté de votre Grandeur".

Cette requête pour demander un curé résident portait plus de quatre-vingts signatures certifiées par Alexis Demers et Michel Blais.

Je cite ici ces noms qui, je crois, rappelleront bien des souvenirs aux anciens de Ham-Nord et feront connaître les ancêtres pionniers aux plus jeunes:

Octave Gaudet	Jacques Morin	Andre Picard
Joseph Patry	Edouard Cloutier	Louis Morin (père)
Ferdinand Bissonnette	Pierre Morin	Edouard Picard
Charles Gagné	Camille Morin	Marcellin Roy
Antoine Nadeau	Joseph Morin	Louis Morin (fils)
Augustin Moras	Hercule Comtois	Pierre Toupin
Barthélémy Toupin	Etienne Campagna	Gonzage Moras
Pierre Masson	Octave Lacharité	Charles Chabot
Louis Duquet	François Lallier	Jacques Beaudoin
Honoré Rochefort	J-Baptiste Fortin	Joseph Larose
Désiré Juneau	Honoré Talbot	Wilbon Gagné
Charles Patry	Hilaire Picard	Hubert Ruel
Georges Boulanger	Joseph Picard	David Cloutier
Alphonse Blais	Adolphe Chandonnais	Thomas Provencal
Augustin Fréchette	Michel Marcotte	Edouard Larose
J-Baptiste Coulombe	Pascal Guertin	Alem Roy

Olivier Houde
Amédé Houde
Joseph Mompas
Zoël Blais
Paul Morin
Joseph Cloutier
France Tardif
Laurent Tardif
Edouard Patry
Augustin Guertin

Jérémi Guertin
Xavier Rouleau
Jean Bissonnette
Moïse Coulombe
Nazaire Coulombe
Hilaire Boudreau
Louis Paquette
Charles Poisson
Narcisse Therrien
Cléophas Boutin

Cette liste porte plusieurs autres noms que je n'ai pu déchiffrer.

Enfin, une dernière requête fut adressée en 1868 à Mgr Louis-François Laflèche, deuxième évêque des Trois-Rivières, lors de sa visite à Ham-Nord le 20 juin de la même année. Il fut le premier haut dignitaire à venir rencontrer les colons du temps.

Le peuple s'était réuni autour de l'Evêque et aux sons d'un porte-voix, une adresse demandant un curé fut lue par Patrice Blais, un jeune marchand arrivé depuis peu dans la colonie.

Sans aucun doute, c'est cet événement mémorable qui hâta la venue d'un prêtre résident aux Saints-Anges de Ham.

Lors de cette visite, en plus d'émettre plusieurs recommandations, Mgr. Laflèche refusa d'accepter les comptes pour les années 1863 à 1868.

Voici ce qu'il déclara:

"Les comptes de la mission des Saints-Anges de Ham, pour les années 1863 à 1868, ont été tenus irrégulièrement et nous ne pouvons les approuver, et nous en laissons la responsabilité à ceux qui auraient dû les tenir.

Cependant, nous croyons que les affaires de la dite mission pendant tout ce temps ont été conduites conformément aux règles de la justice".



Biographie du curé fondateur

Narcisse, Jean, Charles Lemire, premier curé de la paroisse des Saints-Anges de Ham.

Monsieur le curé Charles Lemire naquit à Saint-Antoine de la Baie-du-Fèbvre le 24 novembre 1841, du mariage de Antoine Lemire, cultivateur et de Julie Côté.

Il étudia à Nicolet au temps du poète Louis Fréchette et fit sa théologie au Séminaire des Trois-Rivières. Ordonné prêtre par Mgr. Thomas Cooke, le 4 novembre 1866, il fut vicaire à Nicolet pendant près de deux années, pour ensuite être nommé curé aux Saints-Anges de Ham-Nord avec mission à Tingwick en 1868 et à Saint-Olivier de Garthby, dont il s'occupa jusqu'en 1880, après avoir fait déménager l'église d'environ trois milles près du lac Aylmer (voir note -1-).

En 1877, il ouvrit la mission de Saint-Adrien et s'en occupa jusqu'en 1884 (note -2-). Il fonda aussi, en 1897, la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes de Ham (voir note -3-), et en 1923, une autre mission, appelée Ste-Bernadette de la Montagne, dans les rangs 9 et 10 de Ham, près de la rivière Nicolet, au moulin à scie de Hubert Vallières. Cette desserte fut par la suite confiée au curé de la paroisse St-Joseph de Ham-Sud. (voir note -4-).

Qui était vraiment cet homme?

Il n'est pas facile pour moi qui est né deux ans après sa mort, de décrire ce personnage qui marqua par son oeuvre évangélistique notre belle paroisse. Cependant, au moyen de fouilles, de documents et de nombreuses interviews auprès de personnes âgées qui l'ont bien connu, je vais tenter de vous en tracer un portrait qui se veut le plus réaliste possible.

Parler du Curé Lemire, c'est raconter la vie religieuse de Ham-Nord pendant plus de trois générations d'hommes.

L'abbé Charles Lemire, comme bien d'autres jeunes prêtres, avait étudié non sans succès. Il renonça donc à des projets brillants pour suivre l'appel de son évêque et prendre charge d'une paroisse de colonisation.

A cette époque, on était encore loin de l'inflation du personnel religieux des décennies suivantes.

En lui remettant sa lettre de nomination, Mgr. Charles Olivier Caron, vicaire général du diocèse des Trois-Rivières de 1857 à 1893, aurait dit: "*Allez aux Saints-Anges et vous y serez longtemps*". De fait, il y demeura pendant cinquante-cinq ans et deux mois à titre de Pasteur.

En 1868, quittant Nicolet par une froide journée d'automne, le jeune prêtre passa par la Baie-du-Fèbvre saluer ses parents, et reçut en cadeau, un cheval, une voiture et un sac de cinquante écus (\$24.00).

C'est avec peu d'enthousiasme qu'il partit vers cette petite colonie établie au milieu de la forêt à une distance considérable de tous centres de commerce et d'industrie. Les seules communications étaient les chemins de colonisation quasi-impraticables à certaines périodes de l'année.

Les paysages qui s'offraient à ses yeux étaient bien différents de ceux de sa paroisse natale située sur les bords du majestueux fleuve Saint-Laurent. En passant par Arthabaska, il fit la connaissance de Messire P.H. Suzor, curé et Vicaire Forain, qui l'hébergea pour la nuit. Le lendemain, il se rendit visiter l'abbé Agenor Moreau, curé de St-Paul de Chester et en même temps chargé de la mission des Saints-Anges.

Ayant été avertis de l'événement, les gens de Ham-Nord partirent à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. Il prit alors charge officiellement de sa seule et unique paroisse le jour de la Toussaint.

Homme d'actions, il se mit immédiatement à l'oeuvre. Le feu venait de ravager les constructions de la mine de cuivre et les propriétaires décidèrent de tout liquider. Monsieur le curé Lemire acheta de Octave Gaudet, commerçant, qui le tenait en commission, le bois qui restait pour le parachèvement de la chapelle et la construction du premier presbytère (maison de Jean-Louis Goulet).

Beaucoup de gens contribuèrent de leur temps, surtout les habitants des rangs X et XI du canton de Wofestown, déjà annexés aux Saints-Anges de Ham-Nord pour fins municipales et qui demandaient de s'y rattacher aussi pour fins religieuses. Deux ans plus tard, au moment de l'érection canonique de la paroisse, soit le 27 mai 1870, la chose est officialisée et bien spécifiée.

Il est assez intéressant de décrire cet homme dont beaucoup de paroissiens se souviennent encore aujourd'hui.

En ce qui a trait au physique, nous revoyons une personne de petite taille, visage aux traits saillants et énergiques, des yeux interrogateurs qui vous fixaient avec un brin d'ironie, maintien digne sans raideur, ni hauteur.

Nous pouvons dire qu'il était le type accompli du curé de campagne des anciens jours, seigneur dans son village et respecté des siens.

Doté d'un caractère énergique, vif parfois, ce qu'il voulait, il le voulait fortement jusqu'à ce qu'il eût atteint son but.

Il aimait, en blaguant, rappeler avec un bon rire cette parole de l'évêque des Trois-Rivières, lorsqu'il lui confia la mission de Ham-Nord:

"Toi, Charles Lemire, tu n'es pas capable de t'accorder avec les autres, je vais t'envoyer dans les Bois-Francs ouvrir une paroisse".

Le curé Lemire fut avant tout un colonisateur au milieu de ses paroissiens. Il acheta un lot voisin du terrain de l'église, le défricha et le mit en culture.

Il fut pour ses ouailles, l'exemple du travail judicieux et persévérant qui procure la subsistance matérielle.

Il était un véritable ascète, se contentant du nécessaire comme les colons des premiers jours. Aussi, goûta-t-il avec eux, quelques années plus tard, la joie de voir une belle et florissante paroisse agricole surgir à même cette forêt vierge.

Curé et missionnaire pendant plus de cinquante-cinq années à la même place, nous pouvons dire que la vie de l'abbé Lemire s'identifie avec le développement du canton de Ham; ses yeux se sont reposés sur tout ce territoire, aujourd'hui divisé en quatre belles paroisses.

Tout au long de sa vie, il prêcha la charité et l'amour fraternel. Il n'aimait pas les chicanes, ni les "plaideux" comme il les appelait. On dit même qu'il déboursa des sommes assez importantes pour mettre d'accord certains paroissiens et éviter ainsi qu'il y ait procès.

"La vie sacerdotale de l'abbé Lemire a été une constante édification pour ses fidèles et un modèle de dignité pour ses confrères"; tels sont les mots d'une lettre de Mgr. Paul La Rocque qui louait le travail de ce curé ainsi que sa persévérance et son succès.

A la mode de certains vieux curés de son temps, il était "évêque" dans sa paroisse et estimé de tous, malgré les quelques traits personnels ou originalités qu'il développa au fil des années, à vivre seul au milieu de ses paroissiens.

D'un caractère prompt et vif, il s'emportait facilement surtout lors des campagnes électorales; cependant il n'avait pas de rancune et le temps à organiser de la cabale contre lui était perdu.

Pince-sans-rire, il abordait souvent un paroissien avec une parole sévère et d'un ton qui n'admettait pas la réplique, quand au fond de son coeur, il ne voulait que badiner. On rapporte qu'un jour, dû au fait qu'il n'avait pas de médecin dans la localité, l'abbé Lemire, dont le poignet était des plus solides, eut à extraire une dent de l'un de ses paroissiens dont les coups de langue dirigés contre lui, l'avaient maintes fois irrité. *"Hum, si je voulais "Octave", je te casserais la mâchoire et je ne t'entendrais plus placoter".*

Pour ceux qui se souviennent, le curé Lemire avait bon bras et ne refusait jamais de tirer un coup de poignet.

A la grand'messe du dimanche qui durait presque deux heures, ses prênes et sermons étaient intéressants, mais ne respectaient pas toujours l'ordre.

Doté d'une intelligence vive, c'était un homme persuasif, mais il avouait bien n'avoir écrit qu'un sermon dans sa longue carrière,

et il fut manqué celui-là, dit-il. Il les improvisait tous en les terminant presque toujours par ces paroles.

"Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur, qui vont au ciel".

Après la messe, les enfants devaient prendre place sur les premiers bancs pour l'enseignement du catéchisme qui se terminait souvent après midi. L'abbé Lemire aimait la musique et le chant; selon les souvenirs de certains, il fallait chanter avant tout et surtout chanter fort sinon, gare à la baguette longue de quelque huit pieds qui se promenait au-dessus des têtes.

Je parle ici de la baguette dont le sacristain se servait pour voiler les statues et les fenêtres pendant les jours saints et les services funèbres. D'autres diront qu'il se servait aussi de la hampe de la croix de procession.

Le curé Lemire contribua à l'éducation enseignée dans les écoles de Ham-Nord, en y maintenant un climat de sévères dévotions et respect au culte.

Dans ce temps, le rôle de l'Eglise était avant tout de former des chrétiens et il s'acquitta très bien de cette tâche.

Cette période fut l'âge d'or de l'Eglise canadienne-française; les paroissiens étaient dirigés par des curés qui remplissaient à la fois une fonction religieuse, scolaire et parfois municipale. L'abbé Lemire n'échappa pas à cette règle du temps, car au dire des anciens, aucune décision importante ne se prenait sans avoir au préalable été acceptée par lui.

Question politique, il subit, sa vie durant, l'influence de son ancien professeur, Mgr. Louis-François Laflèche, évêque du diocèse des Trois-Rivières de 1867 à 1898.

Prélat austère et rigide, celui-ci préconisait le droit à l'Eglise de donner des instructions aux hommes politiques. En 1867, l'influence idéologique du clergé joua très fortement en faveur de la confédération. L'Evêque trifluvien donna l'ordre aux masses, il faut le dire "illettrées" canadiennes-françaises dans son diocèse, de voter pour le parti conservateur autant à Québec qu'à Ottawa, qui pour lui était le seul parti politique susceptible d'offrir des garanties sérieuses aux intérêts religieux et à la sauvegarde de la langue française.

Mgr. Laflèche combattit le parti libéral toute sa vie. Aux élections de 1867, il lança la célèbre phrase: "*Le ciel est bleu et l'enfer est rouge*". qui fut reprise par bien des curés du haut de leur chaire

et cela durant plusieurs décennies.



Mgr. Louis François Richer Laflèche (1870-1898).

Ceci explique pourquoi le curé Lemire fit parfois certaines interventions lors de campagnes électorales. Durant cette période, plusieurs paroissiens votèrent conservateur par crainte de commettre une faute grave. Le clergé du temps, considérant l'industrialisation et l'urbanisation préconisées par le parti libéral, comme une menace sérieuse à la survivance de la race canadienne-française, recommandait plutôt la prise du sol et l'intégration du milieu rural.

Monsieur le curé Lemire, ayant été obligé d'organiser sa vie tout seul, ne se pliait pas facilement à toutes les formalités, surtout lors de construction ou de travaux de la fabrique. Au début de Ham-Nord, toutes les activités des colons se bornaient au défrichement de leur terre. L'abbé Lemire en prit son parti et entre les actes de son ministère, il abattit lui-même les arbres et défricha le terrain de la fabrique.

En 1874, lors de la création du diocèse de Sherbrooke, la paroisse des Saints-Anges fut détachée de celui des Trois-Rivières. Le curé Lemire continua à la desservir ainsi que la mission de St-Olivier de Garthby.

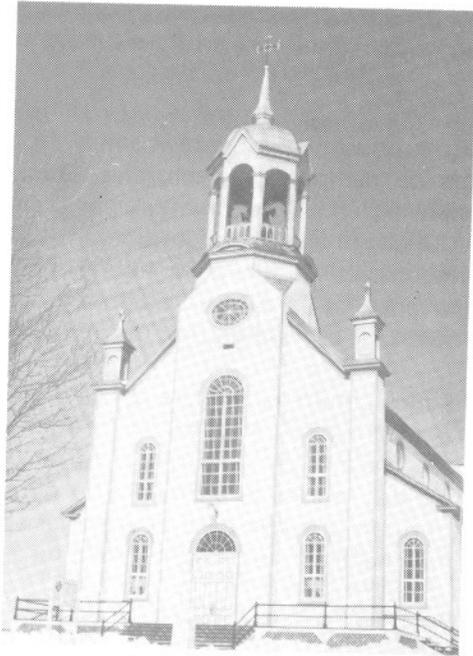
Pour l'année 1875, Monseigneur Antoine Racine lui vint en aide, vu la modicité de ses revenus qui totalisaient en tout \$252.45. Celui-ci lui écrivit le 17 février 1876, pour lui donner l'autorisation de prendre \$50.00 sur les recettes de la fabrique des Saints-Anges de Ham et \$15.00 de la mission St-Olivier de Garthby.

La population de Ham-Nord, cette année-là se chiffrait à cent soixante familles ou neuf cent quarante-sept âmes dont quatre cent vingt-trois non-communiants.

L'abbé Lemire vécut sa vie dans la simplicité, fuyant les honneurs, accomplissant son oeuvre dans l'ombre. Envoyé pour ouvrir une mission, il se donna tout entier à la tâche, un travail de géant.

Que l'on se représente seulement les visites aux malades en plein hiver, à des distances de quinze et vingt milles, et cela à cheval le plus souvent. Il n'y avait alors pratiquement pas de routes carrossables entre Ham-Nord et Garthby.

En 1900, le 22 septembre, le curé Charles Lemire écrivait à Mgr. Paul La Rocque, deuxième évêque de Sherbrooke, pour lui faire un compte-rendu de la construction de l'église.



Eglise de la paroisse Saints-Angeles de Ham-Nord.

“J'aurai une belle église à Ham-Nord, avec un orgue aux sons puissants et l'ancien chemin de croix de la cathédrale de St-Hyacinthe”.

Tout au long de sa vie, l'abbé Lemire a joui d'une excellente santé. Il semblait immunisé contre la maladie. Si nous nous rappelons

le temps de la grippe espagnole, où il se dévoua sans compter à visiter et encourager les malades, et ce, malgré son âge assez avancé. Ne voulut-on pas un jour, alors qu'il avait plus de quatre-vingts ans, lui faire croire qu'il n'était pas en parfaite santé. Impuissant à démontrer le contraire, il alla consulter un spécialiste de Québec. Il en revint, cette fois avec des preuves écrites *“Sain comme une balle”* selon son expression.

Il passa cinquante-six années de sa vie à Ham-Nord à faire sans bruit le bien au milieu de son peuple qui l'aimait et le vénérait.

En 1916, tous les paroissiens, hommes, femmes et enfants ainsi qu'une très nombreuse délégation du diocèse de Sherbrooke avec Monseigneur à leur tête, lui firent une grande fête à l'occasion de ses cinquante années de vie sacerdotale. Aussi, combien pleurèrent, lorsque l'âge le força à démissionner en 1924, après cinquante-cinq ans et deux mois de ministère dans notre paroisse. C'est non sans peine qu'il se retira d'abord à Ham-Nord (maison d'André et de Lizette Larose), puis à l'hospice du Sacré-Coeur de Sherbrooke.

Sa longue retraite fut une préparation à la mort qu'il accepta en souriant. Durant les derniers mois, il dut garder le lit et le 7 mai 1934, il s'endormit dans la paix du Seigneur, telle une flamme qui vacille, pâlit et finalement s'éteint faute de combustible. Il était âgé de quatre-vingt-douze ans et six mois.

Le jeudi soir, on transporta sa dépouille mortelle à la cathédrale où fut chanté, le lendemain, un premier service par Mgr. J.E.M. Vincent, Vicaire Général du diocèse de Sherbrooke.

L'abbé Lemire, cousin du défunt et Léonidas Adam, curé de Ham-Nord, remplissaient les fonctions de diacre et sous-diacre. Dans le sanctuaire, avaient pris place une centaine de prêtres, dont plusieurs des diocèses de Nicolet et Trois-Rivières, les autres du séminaire et des différentes paroisses du diocèse.

Dans l'après-midi, le cortège funèbre prit la direction de Ham-Nord; il s'arrêta à Garthby où fut chanté un *“Libera”*; hommage pieux rendu à la mémoire du missionnaire de jadis.

A Ham-Nord, la population entière, rangée avec un ordre parfait se joignit au cortège. On exposa le corps dans l'église qu'il avait fait construire. Le samedi matin, un dernier service fut chanté par l'abbé Carrier, curé de Garthby, assisté des abbés Léon Lemay et Alphonse Roy, tous deux anciens vicaires aux Saints-Angeles.

L'église était remplie de paroissiens, parents et amis du défunt.

L'abbé Narcisse, Jean, Charles Lemire était le dernier survivant de cette pléiade de prêtres formés à l'école de l'évêque de Trois-Rivières, Mgr. Laflèche qui avait donné au jeune diocèse de Sherbrooke, ses premiers missionnaires et curés.

Il voulut dormir son dernier sommeil au pied de la croix du cimetière de Ham-Nord, au milieu de ceux qu'il avait tant connus et aimés.

Ce récit, quelque peu diversifié de la vie de notre curé fondateur, nous démontre l'influence marquée de ce prêtre dans la vie des gens de chez-nous.

Pour ma part, j'aime à me rappeler que l'abbé Lemire a baptisé, marié et donné sépulture à mes parents et grands-parents jusqu'à la quatrième génération.

La paroisse de Saint-Olivier-de-Garthby desserte du curé Lemire de 1868 à 1880

Cette paroisse, aussi appelée St-Olivier du lac Aylmer, fut fondée le 18 octobre 1851, suite à une requête du Révérend François-Xavier Bégin.

Les premiers habitants de cette colonie, Félix Vachon, Joseph Lacroix, Fr-Xavier L'Heureux, Fr-Xavier Larrivée, Fr-Xavier Mercier, Edouard et David Grenier, Joseph Samson, Louis Vézina, J-Baptiste Ramsay, Michel Lepage, J-Baptiste Lafrance et Ferdinand Gagné quittèrent la ville de Québec suite à deux incendies majeurs qui détruisirent à tour de rôle, le quartier ouvrier de Saint-Rock et le faubourg Saint-Jean. Ces familles d'ouvriers, qui venaient demander à la forêt la subsistance que la ville ne pouvait leur procurer, suivirent en 1848, le chemin Gosford pour atteindre le canton de Garthby, pas encore arpenté.

Ces temps furent marqués de la plus grande misère et c'est seulement grâce à Monsieur Olivier Arcand, agent des terres, qui sauva ces malheureuses familles de cette colonie appelée à l'époque "Petit-Québec", en faisant exécuter certains travaux publics comme le chemin de Mégantic complété en 1856.

Dans une lettre adressée à Mgr. Joseph Signay de Québec, il apparaît clairement que Monsieur Arcand a payé entièrement pour la construction de la première chapelle et du presbytère construit en 1850 sur une colline dans la baie de Ward près du lac Aylmer.

Cette première chapelle de Garthby fut bénite le 7 février 1850, par le Révérend Antoine Racine, curé de Stanfold (Princeville) qui devint plus tard le premier évêque du diocèse de Sherbrooke.

Cette nouvelle paroisse reçut le nom de St-Olivier en l'honneur de Mgr Olivier Caron, Vicaire Général du diocèse des Trois-Rivières.

Nommé curé résident, l'abbé François-Xavier Bégin tenait le 8 août 1852, une première assemblée des habitants de ce township pour la vente des bancs de la chapelle, que les acheteurs, au nombre de seize, devaient payer soit en argent ou en blé, à condition que ce dernier soit de son plus beau sous peine d'être refusé s'il n'était pas de bonne qualité.

Jean-Baptiste Coulombe acheta le banc numéro 1, côté nord pour la somme de un louis (\$3.80). Tant qu'à mon ancêtre trisaïeul, Louis Vézina (père), il paya pour sa part 8 chelins le banc numéro 8, côté sud (\$1.92).

Les missionnaires qui desservirent cette paroisse furent:

- 1949 Adolphe Dupuis, premier curé de St-Ferdinand d'Halifax et Jérôme Sasseville vicaire de la même paroisse.
- 1850 Julien Melckior Bernier, deuxième curé de St-Ferdinand.
- 1851-52 François-Xavier Bégin, fondateur de la paroisse.
- 1853-56 Georges Duhaut, premier curé de Wotton.
- 1857-62 Alexandre Bouchard, curé de St-Romain et St-Gabriel de Stratford.
- 1862-63 Louis C. Gouin, curé de Weedon
- 1863-67 Georges Béliveau, curé de Weedon et Stratford.
- 1863-66 François-Xavier Vanasse Curé de St-Romain
- 1867-68 Adolphe Barolet, curé de Weedon.
- 1868-80 N.J. Charles Lemire premier curé de Ham-Nord.

Chargé de cette mission en 1868, l'abbé Lemire fit démolir la première chapelle qui ne suffisait plus à une population grandissante, pour la faire reconstruire à trois milles du lac, sur le chemin Mégantic (Aujourd'hui, route numéro 161).

Cette nouvelle chapelle fut reconstruite plus au centre du

canton de Garthby, sur le lot 33 du rang -1- nord, appartenant à M. Théophile Hébert.

Selon l'abbé Lemire, cet endroit répondait mieux au besoin de la colonie. A cette époque, la colonisation prenait souvent une autre orientation, donc il fallait alors agrandir ou rebâtir une église plus satisfaisante et la situer à un endroit qui répondait le plus au besoin des gens.

Dix ans plus tard, en 1878, la construction du chemin de fer de la compagnie Québec-Central déplaça de nouveau la population et il fallut redéménager l'église à son ancien site, près du lac Aylmer.

En 1880, l'abbé Lemire fut alors déchargé de cette mission, après douze années de ministère.

Les registres de fondation de 1851-52 et les actes de la mission de St-Olivier de Garthby de 1865-80, se trouvent dans les archives de la paroisse des Saints-Anges de Ham-Nord.

Selon C.E. Deschamps, 1895, dans *Paroisses, Missions et Municipalités de la province de Québec*, le nom de St-Olivier comme titulaire de la paroisse de Garthby fut changé en 1882 pour celui de St-Charles-Barronée, parce que Saint-Olivier ne figure pas au martyrologe Romain.

Coincidence, direz-vous, que cette paroisse porte justement le nom de celui qui guida les fondateurs de cette place durant 12 années soit l'abbé N.J.-Charles Lemire.

Paroisse de Saint-Adrien de Ham

Dans une lettre datée du 7 septembre 1877, Monseigneur Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, confiait à l'abbé Charles Lemire, curé de Ham-Nord, le soin de fonder une nouvelle paroisse qui fut nommée Saint-Adrien, martyr dont la fête est célébrée le 8 septembre.

Le 9 octobre de la même année, l'abbé Lemire se rendit à Saint-Adrien pour dire une prière messe, dans la demeure de M. Joseph Boisvert, geste qu'il répéta par la suite une fois par mois.

Dans son premier rapport du 19 novembre 1877, cette mission comptait une population d'environ 300 âmes.

En 1879, il fit bâtir une première chapelle de 36 par 30 pieds (mesure anglaise), derrière laquelle, il délimita le premier cimetière.

En 1882, il érigea un chemin de croix qu'il bénit le 3 décembre de la même année.

Monsieur Lemire contribua aussi à l'érection de la première école en permettant sa construction sur le terrain de la fabrique et en secondant les institutrices pour l'enseignement du catéchisme.

Il fut remplacé en 1883 par le premier curé de St-Joseph de Ham-Sud, l'abbé Joseph Bachand.

Paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes de Ham

En 1897, Monsieur le curé Lemire abandonna une partie de sa paroisse pour former Notre-Dame-de-Lourdes de Ham.

La délimitation de cette localité est comprise entre les lots 15 à 28 des rangs un et deux du canton de Ham et les lots 1 à 5 des rangs dix et onze du canton de Wolfestown.

Cette petite localité était autrefois appelée "Fecteau's Mills" du nom des propriétaires du moulin à scie, à farine, à carder la laine et à fouler l'étoffe.

Outre ces installations, on retrouvait aussi un magasin, un hôtel, un bureau de poste, une fromagerie et une école.

Si nous faisons un retour en arrière, il semble y avoir eu de la part de certains paroissiens de Fecteau's Mills et de Saint-Paul de Chester, des projets pour l'établissement d'une nouvelle paroisse dès 1881.

C'est en effet le 28 mars de cette année-là que plusieurs familles demandèrent à Mgr Racine, la faveur de bâtir une chapelle à Fecteau's Mills qui pourrait aussi desservir les gens de St-Paul demeurant dans le dixième et onzième rangs.

L'évêque du diocèse de Sherbrooke refusa alors sous prétexte que cela aurait pu obstruer la fondation en cours de la paroisse de Saint-Adrien.

Monseigneur l'évêque de Nicolet pour sa part se prononça énergiquement contre ce projet, disant que jamais il ne consentirait à démembrer aucune de ses paroisses pour aider à la formation d'une nouvelle dans le diocèse voisin.

L'abbé Lemire qui avait aussi des projets de construction d'une nouvelle église s'objecta aussi grandement, alléguant qu'à part quelques paroissiens à l'aise compris dans les limites de cette mission, à peu près tous sont pauvres et chargés de dettes considérables.

Il semble que ce projet ne faisait pas l'unanimité et l'on craignait beaucoup que la paix et la bonne entente ne puissent être maintenues en occasionnant la ruine morale et matérielle de plusieurs.

Toujours est-il qu'après plusieurs demandes et pétitions de la part de zélés partisans du projet d'établissement d'une mission ou desserte religieuse à Fecteau's Mills, Mgr Paul La Rocque accepta en 1897 de fonder une nouvelle paroisse et en délimita le contour.

On construisit une église, un presbytère et dépendances, la même année. Un prêtre venait directement de Sherbrooke, tous les dimanches, y faire l'office jusqu'à l'arrivée d'un premier curé.

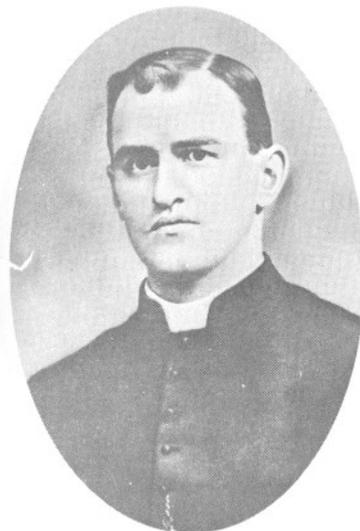
Trois ans plus tard, soit en 1900, l'évêque de Nicolet accorda aux habitants de Saint-Paul, demeurant près de cette nouvelle paroisse, la liberté d'y accomplir leurs devoirs religieux.

La mission de Sainte-Bernadette de la Montagne

En 1923, M. le curé Lemire prit l'initiative de demander à Mgr. l'Evêque de Sherbrooke, la permission de fonder une nouvelle mission pour desservir un certain nombre de familles éloignées de Ham-Nord, Ham-Sud et Saint-Adrien.

A cette époque, un moulin à scie, construit sur les bords de la rivière Nicolet dans le rang de la Montagne, procurait de l'emploi à une vingtaine de familles soit les Roy, St-Cyr, Lahaie, Campagna, Tétrault, Dupuis et autres. Les raisons invoquées pour fonder cette mission étaient surtout l'éloignement de ces familles qui se sentaient abandonnées, de plus, on y fabriquait de la boisson. Des "FRANFLEURS" comme on disait dans le temps, s'y rendaient et provoquaient des désordres dont on avait les échos dans les paroisses avoisinantes. M. le curé Lemire confiait cette desserte à son vicaire du temps, l'abbé Albert Gravel. Il était accueilli chaque fin de semaine par la famille Geffry Dupuis.

Une année après sa fondation, la Mission Sainte-Bernadette de la Montagne était confiée au curé de Ham-Sud, l'abbé J-Hormidas Morin. L'un de ses successeurs, l'abbé Euclide Rousseau mit fin à la mission, vers 1940, avec la fondation de la paroisse de Saints-Martyrs Canadiens.



Alfred Charles Gariépy



Léonidas Adam

M. l'abbé Alfred Charles GARIÉPY, né à Baie Saint-Paul, le 28 mai 1870, de Narcisse Gariépy, marchand et d'Osith Néron; études à l'École Normale Laval, Québec et à Sherbrooke; ordonné prêtre le 10 septembre 1893, au Séminaire Saint-Charles par Mgr M. Decelles; professeur au Séminaire (1893-1907); desservant à Saint-Edouard d'Eastman (1907-1908); retour au Séminaire (1908-1909); curé de Saint-Adrien de Ham (1909-1912) où il bâtit l'église et le presbytère; de Chartreville (1912-1919); de Katevale (1919-1924); des Saints-Anges de Ham-Nord (1924-1928); décédé le 24 avril 1928; premier prêtre inhumé dans la nouvelle crypte du Séminaire Saint-Charles.

Mgr Léonidas ADAM, p.d. né à Saint-Mathias de Rouville, le 5 juin 1886 d'Etienne Adam et d'Albina Minette; études à Sherbrooke; ordonné prêtre le 29 juin 1911; professeur au Séminaire Saint-Charles (1911-1919); aumônier des Syndicats Catholiques (1919-1921); étudiant à Louvain, Belgique (1921-1922); directeur des Oeuvres Sociales (1923-1925); desservant à Saint-Denis de Brompton (1922-1925); curé de Saint-Théophile d'Ely (1925-1928); de Ham-Nord (1928-1940); premier curé du Christ-Roi à Sherbrooke où il fit construire église et presbytère (1940-1958); prélat romain en 1946; décédé le 16 avril 1958; inhumé dans la crypte de la cathédrale.